Lorenzo Cadieux, s.j.,
directeur du Département d'Histoire
Université de Sudbury

DOCUMENTS HISTORIQUES
No 37

AU ROYAUME DE NANABOZHO

La Société Historique du Nouvel-Ontario
Université de Sudbury, Sudbury, Ont.
1959

Lorenzo Cadieux, s.j.,
directeur du Département d'Histoire
Université de Sudbury

DOCUMENTS HISTORIQUES
No 37

AU ROYAUME DE NANABOZHO

La Société Historique du Nouvel-Ontario
Université de Sudbury, Sudbury, Ont.
1959

La Société Historique du Nouvel-Ontario,

Comité directeur (1959)

Mgr Oscar RACETTE, p.d.
M. le juge J.-A.-S. PLOUFFE
Présidents honoraires

R.P. Lorenzo CADIEUX, s.j.
Directeur

M. Fernand MORISSET
Président

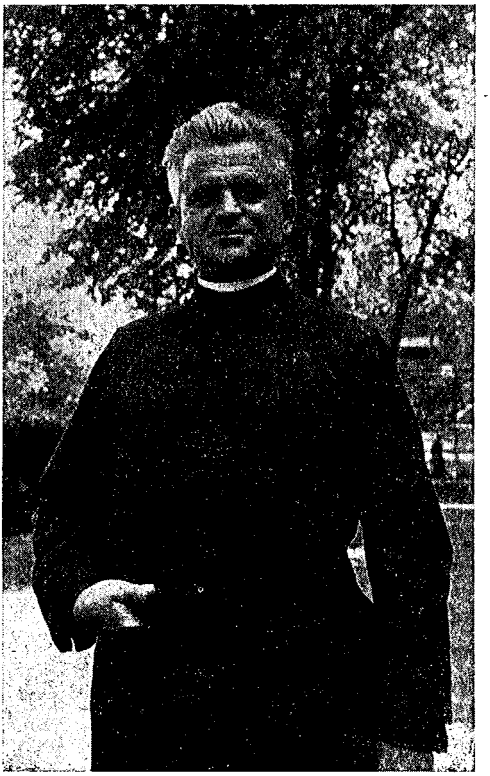
M. le juge Alibert SAINT-AUBIN
M. J.-Armand LAPALME
Vice-Présidents

R.P. Guy COURTEAU, s.j.
Secrétaire

M. Emilien CHIASSON
Secrétaire adjoint

M. Paul-Emile LITALIEN
Trésorier

R.P. Emile BOUVIER, s.j.; Me Osias GODIN, m.p.;
Me Maurice LACOURCIÈRE; M. Alphonse CHARETTE;
M. André JOLY; M. Paul-Emile LAPLANTE;
M. Rolland LALONDE
Conseillers



Le Père Joseph-Marie Couture, s.j.,
à 45 ans.

Sigles

AUS	Archives de l'Université de Sudbury
JM	**Jesuit Missions**
LNMC	**Lettres des Nouvelles Missions du Canada**
PC	Papiers de la famille Couture
RJ	**Relations des Jésuites** (éd. Thwaites)

Voir la bibliographie à la fin de cette étude.

Imprimi potest :

Jean d'Auteuil Richard, S.J., provincial,

Montréal, le 27 mai 1959

Nihil obstat :

Guy Courteau, S.J.

Sudbury, le 28 mai 1959

Imprimatur :

†Alexandre Carter

Evêque du diocèse du Sault-Sainte-Marie,

North Bay, le 30 mai 1959

PRÉFACE

La Société Historique du Nouvel-Ontario présente un extrait de la biographie du Père Joseph-Marie Couture, s.j.[1] Jamais étude, peut-être, n'aura si fidèlement répondu au but de nos documents : "Faire revivre notre histoire".

En effet, le R.P. Lorenzo Cadieux, s.j., a voulu, dans un ouvrage plus considérable, rendre justice à un missionnaire de notre brousse ontarienne, au R.P. Joseph-Marie Couture. Après avoir campé le preux magnanime dans un corps d'athlète, il a décrit les récits de voyage et les expériences de l'apôtre. De cette vie, consumée à l'ombre d'une perpétuel martyre insoupçonné de plusieurs; de cette vie simple, monotone et, en apparence, prosaïque se dégage, sculptée dans le vif de son immense royaume de rochers, de forêts, et de paysages inexplorés, la physionomie attachante d'un géant de l'apostolat.

Tous ceux qui ont connu le Père Couture retrouveront les traits familiers d'un héros et d'un saint en cette vie populaire qu'on dirait écrite par lui-même tellement l'auteur disparaît complètement pour ressusciter la vérité de son personnage. On le revoit à chaque page, comme à chaque visite de ses missions, ensoleiller tout sur son sillage de cette infinie douceur qui émanait de sa bonhomie et se traduisait en un large sourire. La perspicacité rarement en défaut des enfants des bois a su le dépeindre parfaitement en le désignant : *"Celui qu'on aime à voir venir"*. Bref, que le Père Couture revive ainsi à travers l'histoire, avec ses manières de penser et d'agir, n'est-ce pas frôler l'art de la biographie ? C'est notre avis.

L'extrait, que nous publions dans ce document historique, est tout simplement un essai sur le milieu odjibwé. Son titre AU ROYAUME DE NANABOZHO le laissait déjà deviner, car Nanabozho est le nom du plus célèbre démiurge chez les Odjibwés.

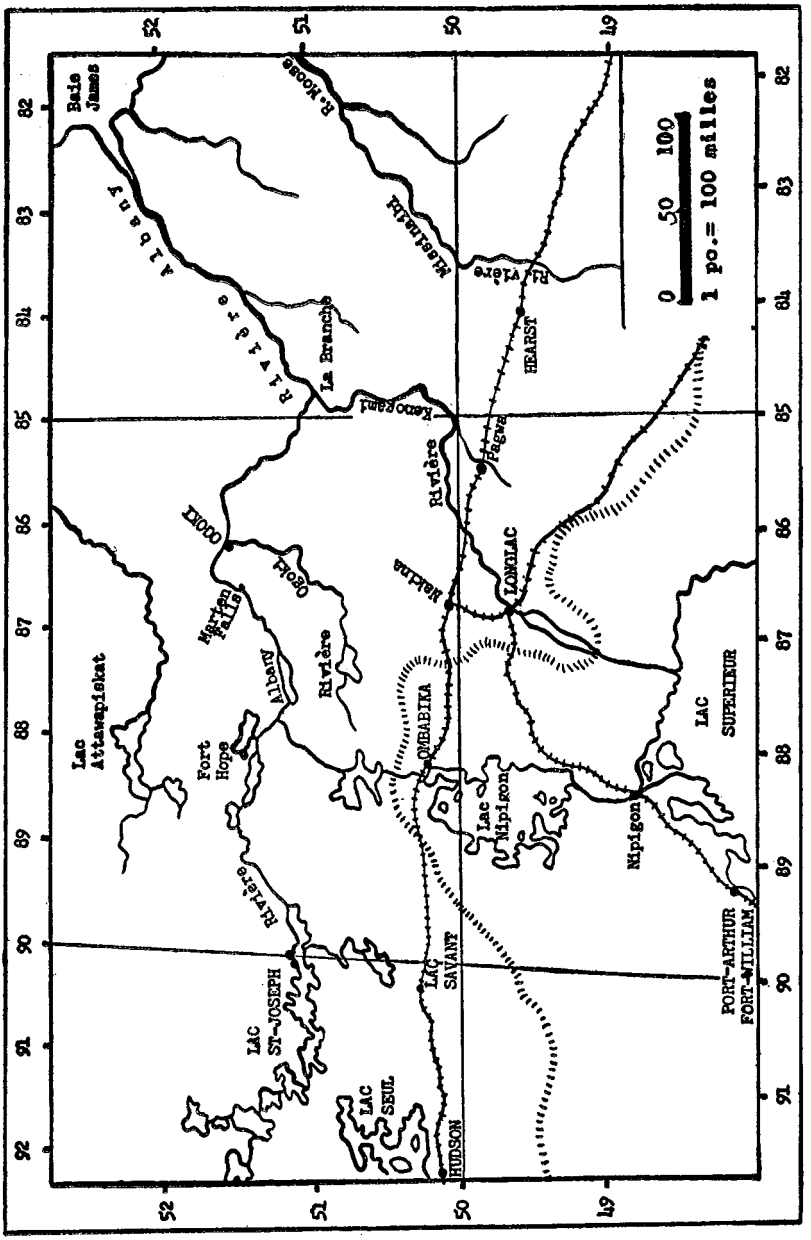
Impossible toutefois de ressusciter grandeur nature l'apôtre des Odjibwés, sans étudier à fond son champ d'apostolat, ce milieu humain, puis ce milieu spirituel indien très particulier sur lequel le Père Couture a greffé durant tant d'années son apostolat missionnaire. Aussi, c'est tout naturellement que l'auteur nous permet de pénétrer de plus en plus avant au cœur de ce royaume, fermé pour l'observateur superficiel, à mesure que lui-même en eut sondé les arcanes : depuis l'importance de la religion chez les Odjibwés, le rôle de la magie et des rêves, jusqu'aux mille superstitions et à cette emprise infernale du sorcier. Il nous conduit prudemment sur ses pas de chercheur et c'est avec émerveillement que nous devenons de plus en plus familiers et sympathiques à ce type d'Indien, à notre frère l'Odjibwé. Quand on songe que c'est un pareil royaume que le Père Couture a transformé, nous apprécions mieux — et, c'est la conclusion de l'auteur — l'ampleur des fruits d'un tel apostolat auprès des Odjibwés, puis, l'apport grandiose de son héros.

Dans la composition et de sa vie populaire et de son étude sur le milieu Odjibwé, l'auteur ne s'est jamais départi du plus strict souci d'impartialité. Il n'a pas voulu forger une belle histoire édifiante, mais expliquer le récit véridique d'une vie. Il a laissé parler les documents authentiques, à savoir lettres, récits de voyage, articles et, d'une voix unanime, ces pièces d'archives proclament le Père Couture l'émule des missionnaires les plus renommés de l'Ontario, et incontestablement, sous certains aspects, le frère des Brébeuf et des Lalemant par sa haute vertu et sa puissante spiritualité.

GUY COURTEAU, s.J., secrétaire,
La Société historique du Nouvel-Ontario.

---

1. Extrait d'une thèse intitulée : **"Joseph-Marie Couture, s.j., missionnaire de l'Ontario-Nord et premier prêtre-aviateur canadien, 1885-1949"**, soutenue en 1958 à l'Université Laval pour l'obtention du doctorat d'Université en histoire.
Cette biographie a pour titre : **De l'aviron à l'avion** et sera bientôt en vente à l'Université de Sudbury.



Carte des missions du Père Couture

AU ROYAUME DE NANABOZHO

Parmi les missionnaires que le Canada a produits en abondance depuis un siècle, le Père Joseph-Marie Couture, jésuite, s'est acquis une réputation que pourraient envier certains pionniers de la foi. Sa vocation à la vie apostolique, l'ardeur de son zèle, ses voyages épuisants au service des Indiens, bref, cette carrière étonnante mérite d'être plus connue.

Son souvenir n'est pas près de s'éteindre dans le cœur de ceux qui ont connu l'apôtre des Odjibwés. Sa pauvre masure, la plus misérable de la réserve de Longlac, était le rendez-vous de tout le monde : évêques, laïcs, catholiques, protestants, Indiens, etc. Auprès du géant affable, on venait chercher conseils et consolations. On aimait la compagnie de ce coureur de bois, de ce champion de l'aviron, de cet aviateur audacieux qui, par devoir ou par charité, avait frôlé la mort dans les tempêtes de neige ou dans les pannes d'avion. Pas étonnant qu'un tel homme ait été l'idole de l'Indien observateur qui l'avait baptisé **Neendamishkang : Celui qu'on aime à voir venir.**

Son champ d'apostolat, proportionné à son dynamisme, couvrait une superficie de 74,437 milles carrés : immense territoire, situé dans l'Ontario-Nord entre le Manitoba et la baie James[2], qu'il avait divisé en trois secteurs :

le premier : Longlac, centre des missions échelonnées le long de la voie ferrée (de Longlac au lac Nipigon, de Pagwa à Hudson, de Nakina à Hornepayne) ;

le deuxième : le lac Nipigon;

le troisième : le lac Seul et les missions de la rivière Albany, situées au lac Saint-Joseph, à Fort Hope et à Ogoki. On atteignait ces postes par différentes routes qui les reliaient au chemin de fer du National-Canadien.

Sur ce territoire vivaient les Indiens odjibwés. Ils appartenaient à la grande famille linguistique algonquine dont les ancêtres ont traversé le détroit de Béring à l'époque de la régression des glaces[3]. Une fois la porte de notre hémisphère franchie, les Algonquins se répandirent jusqu'au Labrador. L'Ontario, du moins le centre et le nord, échut aux Odjibwés. Cette tribu, de beaucoup la plus nombreuse, comptait, en 1921, environ 20,000 âmes et se divisait en plusieurs groupes dont le

2. Ce territoire était situé entre le 49° et le 53° de latitude nord et entre le 84° et le 92° de longitude ouest. Deux grandes artères fluviales, la rivière Albany et la rivière Missinaibi, le parcourent et débouchent dans la baie James; la plus importante est l'Albany : elle prend sa source au lac Saint-Joseph et son parcours est de 600 milles.

3. Diamond Jenness, **The Indians of Canada**, 246.

plus influent[4] était formé des Odjibwés proprement dits, appelés aussi Sauteux et Chippewas. Ils occupent encore les régions avoisinantes des lacs Supérieur, Huron, Nipissing, et surtout le nord de ces lacs jusqu'au-delà de l'Albany. Ce sont les Odjibwés de cette dernière région qui feront l'objet de la présente étude[5].

MILIEU HUMAIN

Les travaux d'anthropologie sur les Odjibwés de l'Ontario-Nord sont plutôt restreints. La plupart des ethnologues ont orienté leurs recherches vers les Odjibwés du centre et du sud de l'Ontario, du Manitoba et des états du Michigan et du Minnesota. Leurs témoignages nous aideront à connaître la structure sociale et politique de cette tribu, à jeter un rayon de lumière sur les fondements de sa religion et à souligner certaines manifestations du sentiment religieux. Signalons les auteurs qui se sont particulièrement intéressés aux Odjibwés du nord ontarien : Alanson Skinner, l'abbé John Cooper, William W. Baldwin et le Père Couture lui-même[6]. Ceux-ci nous guideront dans l'étude de ce type indien et de son comportement dans la conquête du milieu, conquête qui l'a mis aux prises avec les premières nécessités vitales : la nourriture, l'habitation, le vêtement.

Qualités et défauts des Odjibwés de l'Ontario-Nord

Au physique, l'Odjibwé est de taille au-dessus de la moyenne et n'a pas ce profil aquilin des Sauteux du sud. Les deux guides du Père Couture représentaient bien le type de l'Odjib-

4. Voici les quatre principaux groupes : les Mississaguas de l'Ile Manitouline et de la baie Georgienne, voir RJ, LV : 111; les Outaouais de la rivière Ottawa et de la baie Georgienne, voir RJ, XIV : 285; les Pouteantamis du lac Huron et du sud-ouest de l'Ontario, voir RJ,XXIII : 325; les Odjibwés proprement dits.

5. Ces deux noms **Chippewa** et **Odjibwés** sont des formes différentes d'un même mot qui signifie : **les gens dont les mocassins portent une couture plissée,** voir Jenness, **op.cit.,** 277. Quant à la dénomination de Sauteux, elle vient des Français. Lorsque les Pères Isaac Jogues et Charles Raymbault répondirent à l'invitation des Indiens de la tribu Pauoigoucienhac (RJ, XI :279), en 1641, ils rencontrèrent ceux-ci auprès des rapides ou sauts du lac Supérieur, là où ils habitaient et les appelèrent la Nation du Sault (RJ, XXXIII : 224), d'où Sauteux. Ce nom s'écrit de différentes façons : Salteur, Saulteurs, Saulteaux, Sauteurs, Soto, nom anglicisé de Saulteaux, voir Frederic Webb Hodge, **Handbook of Indians of Canada,** 99s. De nos jours, on les désigne sous le nom d'Odjibwés, de Sauteux ou de Chippewas. Ces noms ont aussi différentes graphies : Otchipwe, Odjibway, Odjibwa, Adjiboweke; **Chippewa** est l'expression employée de préférence en anglais. Un auteur américain, Swanton, donne une liste de 24 noms; voir John R. Swanton, **The Indian Tribes of North America,** 260.

6. Alanson Skinner, **Notes on the Eastern Cree and Northern Saulteaux,** dans **Anthropological Papers of the American Museum of Natural History,** IX, 1911:1-179. Travail assez au point. John M. Cooper, **Nomads of the Northern Bush,** dans **Jesuit Missions,** 11, 13 (mars 1928) : 54s., 72. Le Père Cooper était directeur de sociologie et d'anthropologie à l'Université catholique de Washington, D.C.; William W. Baldwin, **Social Problems of the Ojibwa Indians in the Collins Area in Northwestern Ontario,** dans **Anthropologica,** N.5-1957, 51-123; Joseph-Marie Couture, s.j., **Nouvelle Mission de l'Ontario-Nord,** dans les **Lettres de Jersey,** XXXVII, 1(1923) : 123-143; **Plaidoyer en faveur des Indiens; Mission dans l'Intario-Nord,** dans **l'Entr'aide,** IV (janvier 1922).

wé du nord[7] : l'un était grand, maigre et osseux; l'autre, un solide gaillard[8]. Accoutumés au jeûne, les Odjibwés supportent mieux la faim que les Blancs. Leur résistance physique est extraordinaire. On les rencontrait souvent, l'été, sur les routes entre Fort Hope et Ombabika; ils transportaient, à de grandes distances, des marchandises de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ils travaillaient sans répit, de quatre heures du matin à dix heures du soir, avironnant, trottinant dans les portages avec une charge rarement inférieure à 200 livres[9]. Ce sont là des prouesses d'endurance.

L'Odjibwé est habile de ses mains, qu'il soit employé dans les chantiers, dans les mines ou dans les moulins à scie, qu'il soit dans la forêt où il excelle. Parcourir les lignes de son territoire de chasse, d'une étendue de 50 à 150 milles, est un jeu pour lui. Esprit observateur, il reconnaît son chemin à quelques indices, à la façon de poser des branches sur la grève. Son livre est la grande nature : il en est l'interprète fidèle.

Au point de vue culturel, voyageurs et missionnaires ont donné un portrait peu flatteur de ces Indiens de l'Ontario-Nord. Ils les rangent "parmi les peuplades les plus arriérées et les moins cultivées de l'Amérique"[10]. Faut-il parler de ramollissement du cerveau ? Non pas. Trop longtemps, les enfants n'ont fréquenté aucune école, parce qu'ils accompagnaient leurs parents sur les territoires de chasse. De nos jours, l'école est l'agent civilisateur le plus efficace.

Leurs qualités morales et sociales les honorent. On peut leur appliquer l'éloge même que le Père de Brébeuf adressait aux Hurons : "Vous y remarquerez en premier lieu une grande amour et union, qu'ils sont soigneux de cultiver par le moyen de leurs mariages, de leurs présents, de leurs festins, et de leurs fréquentes visites" [11]. Vous y trouverez là en raccourci une évocation fidèle de la vie odjibwée dans les villages et les postes. Par contre, les chasseurs et leurs familles n'ont pas les mêmes occasions de se rencontrer. Ils vivent isolés sur leurs terrains de chasse, onze mois par année. Lors de l'allocation du gouvernement, de l'échange ou de la vente de leurs fourrures,

7. Skinner, **op.cit.**, 118. Cet ethnologue soutient que les Odjibwés du nord diffèrent de ceux du sud; ceux-ci sont plus grands, bien bâtis, tandis que ceux-là sont petits, trapus et rabougris. Il attribue cette différence aux rudes conditions climatiques. Ces observations de Skinner sont inexactes d'après le témoignage du Père Couture; voir Couture, **Nouvelle Mission**, 138.

8. Couture, **Nouvelle Mission**, 138.

9. Couture, **Plaidoyer en faveur des Indiens**, 4.

10. Cooper, **op.cit.**, 54. Il s'agit des Odjibwés de l'Albany.

11. RJ, VIII:126.

ils revoient parents et amis éloignés, puis, ils retournent sur leur territoire de chasse.

Si les Hurons avaient très mauvaise réputation, les Odjibwés des bois ont celle d'être des gens d'une honnêteté scrupuleuse[12]. N'a-t-on pas rapporté au Père Couture des objets, oubliés ou perdus au cours de ses voyages ? Tantôt, une hache, tantôt une courroie de bagage[13]. Lors de ses premières excursions, il avait remarqué, à certains endroits, une boîte contenant des provisions. Son guide lui expliqua que c'était une cache; quelqu'un a déposé cela en montant afin de ne pas le transporter à travers les portages et il le reprendra au retour. Et le guide d'ajouter : "Personne ne touchera à cette boîte, parce qu'il n'y a pas de Blancs autour d'ici"[14].

Est-il besoin de signaler d'autres qualités pour réhabiliter les Odjibwés à nos yeux ? En voici quelques-unes: leur extraordinaire maîtrise d'eux-mêmes dans les moments dangereux, leur patience, leur résignation et leur hospitalité proberbiale[15]. Ni blasphèmes, ni jurons, ni impatience, du moins ils ne la manifestent pas, en dépit des raisons qui les inciteraient à le faire.

Ils ne sont pas sans défaut pour autant. Tous les Blancs ont déploré leur malpropreté, leur saleté repoussante, leur manque d'hygiène[16]. De leur personne se dégage une puanteur qui est un sujet de mortification pour n'importe quel Blanc, pour le missionnaire en particulier. Celui-ci est sans défense contre les poux qui l'envahissent . . . s'il a le courage de coucher dans une cabane indienne. Semblables aux autres Indiens, les Odjibwés, dit-on, sont indolents, insouciants et paresseux. Paresse apparente, qui est plutôt un manque d'initiative et d'adaptation devant les progrès modernes, et qui explique, en partie, leur complexe d'infériorité. Fainéants les Odjibwés ? Mais alors comment expliquer leur désir de travailler pour nourrir leur famille ? Ils sont disposés à pêcher, à chasser; mais le gibier n'abonde pas dans la forêt et le poisson est rare à certaines saisons de l'année. Ils n'ont pas le choix des moyens de subsistance.

12. Le Père Couture distingue entre les Odjibwés des bois et les Odjibwés qui restent dans les villages ou le long de la voie ferrée. "Ceux-ci, dit-il, sont plus tapageurs, ivrognes et immoraux"; Couture, **Plaidoyer en faveur des Indiens,** 3.

13. **Ibid.,** 5.

14. **Loc. cit.**

15. Cooper, **op. cit,** 55.

16. Couture, **Plaidoyer en faveur des Indiens,** 3. Aussi Skinner, **op. cit.,** 118. Il s'agit ici des familles des chasseurs. Les Indiens sédentaires, comme ceux de Longlac, vivent comme les Blancs; mais leur propreté laisse encore à désirer !

Moyens de subsistance.

Autrefois, le chasse et la pêche alimentaient la vie économique; l'agriculture était presque inconnue. Les Odjibwés tannaient, teignaient et confectionnaient des paniers et des nattes avec des écorces de cèdre ou des peaux de caribou; ils fabriquaient des aiguilles avec des épines ou de petits os, des fils avec le poil des queues de caribou ou de renard, des couteaux avec les côtes anguleuses du caribou. Aussitôt qu'ils purent se procurer ces objets dans les magasins, ils abandonnèrent ces industries domestiques; ils ont même perdu la technique de la fabrication des paniers et des poteries[17]. Assez habiles pour construire des canots ou des pièges, ils ne le feront pas s'ils ont l'argent pour les acheter.

De nos jours, comme jadis, dans les régions de la rivière Albany, la pêche et la chasse constituent une excellente source de revenus. Il en est tout autrement pour les Odjibwés qui demeurent dans les villages ou le long de la voie ferrée; ceux-ci ont d'autres moyens de subsistance. Ils trouvent de l'emploi soit dans les moulins à scie, les mines et les chantiers, soit à la construction ou réfection des voies ferrées; soit enfin comme aides des gardes forestiers ou guides, à raison de $10.00 par jour, pendant environ deux semaines. Quant à ceux qui n'ont pas d'emploi régulier, ils s'adonnent à la chasse et à la pêche. Le vison, l'orignal, le rat musqué, le renard et surtout le castor sont en grande vogue sur tous les marchés. A Fort Hope, durant la seule saison de 1920-1921, la chasse aux castors rapporta 104,183 peaux, d'une valeur de $25.67 chacune; mais, en 1954, le prix d'une peau était de $9.65[18]. Les femmes et les enfants se réservent la cueillette de fraises, de framboises et de bleuets; ces fruitages ajoutent à leur profit quotidien près de $10.00 par jour, pendant la belle saison.

Les Odjibwés mangent ordinairement deux fois par jour et le menu n'est pas varié; il se réduit souvent à la **banique :** mélange de farine, de poudre à pâte, de lard, de raisins et d'eau; le tout cuit au four ou sur le feu. C'est le pain indien[19]. Le breuvage n'est autre que le thé, qu'ils boivent du matin au soir et qui les énerve. S'ils sont friands de sucre, ils ne semblent pas aimer le beurre, le sel, ni le poivre. Autrefois, ils rôtissaient la viande et le poisson ou boucanaient la viande :

17. Skinner, **op.cit.**, 125-130.

18. Baldwin, **op. cit.**, 88-91.

19. Couture, **Plaidoyer en faveur des Indiens,** 4; Jacques Rousseau écrit **banic,** voir **Astam mitchoun ! Essai sur la gastronomie amérindienne,** dans les **Cahiers des Dix,** 22(1957) : 205. L'auteur ajoute que "l'histoire non écrite des Indiens est le récit de luttes continuelles contre la faim"; **ibid.**, 209.

c'était le pemmican. Les Blancs leur ont appris à bouillir les aliments. Ils ont aussi cessé de récolter le riz sauvage, **zizania aquatica,** sur les bords des rivières et des ruisseaux, car ils peuvent se le procurer aux magasins. Les provisions hebdomadaires, réduites au minimum, nécessitent l'achat de poudre à pâte, de sucre, de céréales, de lard, de riz et de farine qui est la principale denrée.En 1954, on a fait la comparaison entre le prix moyen du castor, soit $9.65, et le coût des provisions hebdomadaires pour une famille d'environ quatre personnes. Voici la liste des denrées alimentaires achetées au magasin :

24 livres de farine	:	$1.95
1 livre de sucre	:	.12
1 livre de thé	:	1.10
1 livre de lard	:	.30
1 livre de poudre à pâte	:	.40
1 livre de riz	:	.20
6 livres de céréales	:	.60
		$4.67[20]

Ces statistiques ne sont pas rassurantes pour l'Indien. Il se voit à la merci de facteurs incontrôlables : instabilité des prix du marché des fourrures, cherté de la vie, et la civilisation des Blancs qui le dépasse, le séduit et l'attire. Son salaire et le fruit de ses chasses ne suffisent pas à équilibrer son budget. Même les allocations familiales, la pension de vieillesse, la pension des veuves, la gratuité de l'hospitalisation et de l'enseignement, la distribution de rations supplémentaires aux plus nécessiteux, l'annuité fixée à $4.00 par tête, bref, malgré toute l'aide gouvernementale, la vie économique de la famille indienne se réduit à un niveau peu élevé. L'Odjibwé n'est pas un ouvrier qualifié et régulier et ne trouve pas facilement de l'emploi. Aussitôt qu'il a un peu d'argent, il cesse son travail et dépense jusqu'au dernier sou. Rares sont ceux qui ont un compte de banque. Ils vivent au jour le jour, sans ambition, sans souci de l'avenir, dans une pauvreté voisine de la misère et de la déchéance morale.

Cette rupture d'équilibre, anthropologues et sociologues l'attribuent à l'acculturation, au défaut d'institutions fortement établies, à un état d'infériorité où se voit plongé l'Indien et dont il cherche à s'évader par tous les moyens, même les plus nocifs, comme l'ivresse[21]. Nous verrons plus loin comment le catholicisme rétablit l'équilibre.

---

20. Baldwin, **op. cit.**, 91-92. Quand la chasse est excellente, un bon chasseur peut gagner jusqu'à $1000.00 par année. Voir aussi Couture, **Plaidoyer en faveur des Indiens,** 3.

21. Baldwin, **op. cit.**, 107-119.

L'habitation

Aujourd'hui, la plupart des Odjibwés de l'Ontario-Nord demeurent dans des maisons de bois. Il n'en était pas ainsi, il y a une quarantaine d'années; plusieurs se réfugiaient sous la tente. Les Indiens connaissaient trois sortes de tente : la tente ronde, la tente conique et la tente rectangulaire. La première, la plus répandue, ressemblait aux cabanes huronnes, sorte de "berceaux ou tonnelles de jardin"[22]. Pour confectionner une tente en forme de dôme, on plantait plusieurs perches en cercle que l'on courbait vers la terre, et qu'on recouvrait d'écorce de bouleau ou de broussailles. Au centre, on construisait un foyer de pierre d'à peu près six pouces de hauteur et de deux pieds carrés. Au-dessus du foyer, on pratiquait une ouverture dans le toit pour laisser échapper la fumée.

La cabane conique reposait sur quelques branches que l'on attachait ensemble au sommet. On recouvrait la charpente de peaux ou d'écorce de bouleau. Même sorte de foyer et d'ouverture au plafond que dans la cabane ronde. Quant à la cabane rectangulaire, avec toit conique, appelée maison à deux feux, elle était plus large que les deux autres; elle abritait souvent quatre familles, une dans chaque coin[23]. C'est ce genre d'habitation que remarquèrent les Pères Couture et Charles Bélanger quand ils visitèrent la bourgade du lac Seul. Ils virent à cet endroit "ces grandes cabanes oblongues, toutes faites d'écorce, que l'on remarque sur les images crayonnées par nos missionnaires du temps de la colonie"[24]. Actuellement, on se sert de la tente en toile et du poêle.

L'atmosphère de ces cabanes était irrespirable à cause de la fumée et des senteurs nauséabondes. L'hiver, on cuisinait à l'intérieur et même on boucanait la viande et le poisson qu'on étalait sur des échafauds, placés au-dessus du feu. Ce procédé de fumigation emplissait la tente de fumée[25]. Il y avait d'autres incommodités qui révoltaient le sens de l'hygiène des Blancs, par exemple les relents de détritus, d'urine et de poissons en décomposition. Cette malpropreté, notée par la plupart des voyageurs[26], attirait la vermine et les poux qui fourmillaient

22. RJ, VIII : 104.

23. Skinner, **op. cit.**, 119-120.

24. Couture, **Nouvelle Mission**, 126.

25. Au cours d'un voyage au lac Nipigon, le Père Couture coucha à mi-chemin, entre Gull Bay et MacDiarmid, dans une tente où il y avait un poêle qui fuma toute la nuit, tellement que, vers les deux heures du matin, il se réveilla à demi asphyxié. Pour respirer, il se mit le nez dans les branches de sapin qui tapissaient le fond de la tente. Voir lettre du Père Couture à un missionnaire, 22 mars 1926, AUS.

26. Couture, **Plaidoyer en faveur des Indiens**, 2; Cooper, **op. cit.**, 72; Skinner, **op. cit.**, 118.

sur les peaux de fourrure, sur les habits et sur les chiens, aussi nombreux que les enfants sous la tente. "On s'imagine quel endroit propice aux microbes et à la tuberculose", dit le Père Couture. "D'ailleurs, poursuit le missionnaire, comment laver le plancher, s'il n'y en a pas, ou s'il n'est formé que de branches ?"[27]. Ces cabanes étaient des foyers de contamination; quand un Indien souffrait de maladie contagieuse, tous ou presque tous les membres de la famille tombaient malades.

Ces ennuis, intolérables pour le missionnaire, ne pouvaient être évités. En hiver, la nécessité le contraignait de se retirer dans une cabane ou sous la tente. Le Père Couture revenait à Longlac, fiévreux et pouilleux. Après un nettoyage minutieux, et ses forces rétablies, il reprenait son ministère auprès de ces enfants des bois.

Particularités vestimentaires

La façon de s'habiller a changé considérablement et le costume de l'Odjibwé ne diffère plus, actuellement, de celui des Blancs. Cependant, lors de son voyage à la rivière Albany, en 1909, l'anthropologue américain, Alanson Skinner, rencontra quelques autochtones accoutrés à l'indienne[28].

Le vêtement masculin se composait d'un paletot en peau de caribou ou de lapin descendant jusqu'au genou, d'un pantalon en toile ou en peau d'orignal, de mocassins en peau d'esturgeon ou de caribou. L'hiver comme l'été, l'Odjibwé du nord ontarien portait un capuchon et des mitasses, sorte de guêtres en peau de chevreuil ou en cuir. Pauvre garde-robe, mais utile et adaptée au climat.

La femme portait une robe de cuir, légèrement échancrée au col et serrée à la taille par une ceinture de cuir, des mitasses qui montaient jusqu'au genou et, l'hiver, un manteau qu'elle confectionnait elle-même avec des peaux de martre ou de lynx. Elle enfilait une paire de manches, si la saison l'exigeait et se couvrait les épaules d'un châle coloré. Pour suivre la mode, les poignets étaient ornés d'un bracelet en peau de loutre ou de vison.

Les enfants héritaient des hardes de leurs parents. On pouvait remarquer sur les mocassins des bébés une particularité qui dénotait une influence superstitieuse : le talon des mocassins était troué; de cette façon, on voulait signifier aux esprits malveillants que l'enfant n'était pas prêt à mourir ou à

27. Couture, **Plaidoyer**, 2. Sr M. Carolissa Levi, **Chippewa Indians of Yesterday and Today**, 117-122.

28. Skinner, **op. cit.**, 121-123.

entreprendre le grand voyage vers le royaume inconnu. Cette superstition disparaît peu à peu, de même la façon de porter sur le dos le bébé, qui était placé dans un sac attaché à une planche. Cette coutume était souvent cause d'infirmités.

Les chasseurs emploient encore deux genres de raquettes : les unes, longues et étroites, appelées **gillies** par les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, servent aux chasseurs et à ceux qui marchent dans la forêt; les autres raquettes, plus courtes et arrondies aux bouts, sont chaussées par les voyageurs qui suivent ou précèdent les attelages à chiens. Le Père Couture se servait de cette dernière sorte de raquettes.

Il est à propos ici de parler du télégraphe des mocassins, communément appelé **Mocassin Telegraph.** Le Père Couture lui-même nous apprend que c'est une sorte de message qui circule à travers la forêt. La rapidité incroyable avec laquelle l'Indien apprend les nouvelles intriguait le missionnaire. Qu'un accident arrive, qu'une maladie contagieuse éclate, qu'un malade soit en danger de mort, en un rien de temps tous les Indiens sont au courant. Ils savent tout ce qui se passe à des milles de distance, "aussi vite que la chose arrive" répète le Père[29].

Un Blanc traverse-t-il la forêt ? La nouvelle est déjà sur toutes les lèvres. Un évadé de prison cherche-t-il un refuge assuré dans les bois, à l'abri de tous les regards ? Il se trompe. La géographie des bois ne renferme aucun mystère pour l'Indien : il la connaît par cœur. Le Père Couture le constata.

Lorsqu'il annonçait le jour de son départ et le nom de la mission qu'il devait visiter, aussitôt le message était transmis à une vitesse surprenante. Au moment où l'avion décollait de Longlac, le télégraphe recommençait à fonctionner silencieusement. Un ou deux hommes, chaussés de mocassins, se dirigeaient vers l'endroit où se rendait le Père, à mi-chemin d'autres Indiens venaient à sa rencontre pour les avertir que leur visiteur était arrivé sain et sauf. Si une panne de moteur survenait malencontreusement, ils étaient prêts à secourir l'aviateur.

Ce télégraphe valait bien le nôtre, d'autant plus qu'il était inspiré par une sorte de "télépathie" envers le missionnaire qu'ils avaient surnommé **Neendamishkang** : Celui qu'on aime à voir venir.

29. **Mocassin Telegraph is Indian Mystery,** dans le **Sudbury Star,** 24 mars 1934, 14. Dans cet article, un journaliste raconte son entrevue avec le Père Couture.

Vie sociale

Comment vivaient les Odjibwés ? Plus précisément, quel était leur système d'organisation sociale, familiale et politique ?

Ils formaient, comme les Algonquins, une véritable tribu. Ils en avaient les caractéristiques essentielles : une vie autonome au point de vue politique, commercial, religieux et militaire. Chaque tribu se divisait en bandes qui, à leur tour, se subdivisaient en clans et en familles. Chaque bande assurait l'unité sociale, se composait d'environ 300 personnes et comprenait plusieurs clans exogames, c'est-à-dire que toute personne d'un clan devait contracter mariage avec une personne d'un autre clan.

Les clans constituaient des groupes de parenté unilatérale sans aucune fonction politique. Comme ils étaient distribués dans toutes les bandes, ils donnaient à la tribu odjibwée une certaine unité, puisque les membres d'un même clan se considéraient comme parents. Comme chez les Hurons[30], le clan fut d'abord "matrilinéaire" : les enfants appartenaient au clan de la mère et n'avaient aucune part à l'héritage du père, exception faite des prérogatives de chasse qui se transmettaient de père en fils. Le fils d'un capitaine ne succédait pas à son père, mais plutôt le neveu de celui-ci et les biens allaient aux neveux, c'est-à-dire restaient dans le même clan.

A ce système "matrilinéaire", succéda le clan "patrilinéaire" exogame. Les enfants suivaient le clan du père et héritaient de ses biens. C'était la coutume aussi que l'homme épousait la veuve de son frère et qu'un veuf, la sœur de sa femme décédée[31]. A cause du grand nombre de clans, l'exogamie disparut rapidement. Ainsi, en 1909, dans la seule région de la rivière Albany, on comptait seize clans dont cinq au lac Seul, quatre au lac Saint-Joseph et sept à Fort Hope[32]. Le clan empruntait ordinairement son nom à un animal (totem) comme l'orignal, le chevreuil, le caribou, l'ours, etc. L'unité sociale du clan ne nuisait en rien à l'unité de la famille, qui était la base de la structure sociale de la bande.

Mariage

Chez les Odjibwés du sud de l'Ontario et des Etats-Unis, les fréquentations, autrefois, étaient plutôt rares, car les parents décidaient du mariage de leurs filles. On exigeait du

30. RJ, X:232.

31. William Jones, **Central Algonkin**, 136.

32. Skinner, **op. cit.**, 150.

prétendant qu'il soit un bon trappeur et un bon chasseur; de la jeune fille, qu'elle aime le travail. Si celle-ci recevait un galant, la mère ne perdait pas de vue les amoureux. Les Odjibwés de l'Ontario-Nord n'ont pas conservé ces belles coutumes. Le mariage d'essai a été en vogue, selon Baldwin[33]. Le jeune homme courtisait la jeune fille chez elle. Pendant un mois, ils vivaient ensemble comme mari et femme, avec le consentement tacite des parents. S'ils s'accordaient, le jeune homme faisait au beau-père un cadeau : un fusil ou des pièges d'acier étaient considérés comme un don d'importance; puis, sans plus de cérémonie, ils allaient ailleurs fonder un foyer.

La polygamie fut pratiquée longtemps. Au début du 19e siècle, on se rappelait des hommes qui avaient cinq femmes, parfois davantage, le nombre étant limité par la richesse du mari[34].

On note encore plusieurs mariages entre cousins, même au premier degré; mais ce n'est pas une coutume établie comme le révèle une enquête récente chez les Odjibwés du lac Pekongium, situé au 94° de longitude ouest et au 52° de latitude nord[35].

Education

L'éducation était ordinairement confiée aux grands-parents; ils racontaient aux enfants les légendes et les faits glorieux de leur tribu. Le grand'père instruisait les garçons, la grand'mère, les fillettes. Dès l'âge de six ans, on enseignait à la fillette à transporter un seau d'eau, à partager certains travaux de sa mère, à faire du sucre d'érable, à bouillir le riz sauvage, etc. Au garçon, on apprenait la valeur des plantes, à ne pas détruire les nids d'oiseaux, à se servir de l'arc et de la flèche, à faire un excellent chasseur. Les enfants n'étaient soumis à aucune méthode rigoureuse; le ridicule et l'orgueil semblaient être les meilleurs stimulants. Parfois, on leur faisait peur en les menaçant de la venue prochaine des Sioux, les mortels ennemis des Odjibwés[36]. L'apport de la civilisation blanche a changé plusieurs coutumes; l'école surtout a exercé une influence considérable sur les petits indiens et, par ceux-ci, sur leurs parents.

33. Skinner, **loc. cit.**; Baldwin, **op. cit.**, 60.

34. Skinner, **op. cit.**, 151.

35. R. W. Dunning, **Some Implications of Economic Change in Northern Ojibwa Social Structure**; travail présenté à la réunion annuelle de la Canadian Political Science of Association, tenue à Edmonton, 7 juin 1958.

36. Sr M. Inez Hilger, **Chippewa Child Life and its Cultural Background**, 56-58.

Le système politique

Leur organisation politique est loin d'être perfectionnée comme celle des Hurons. Il n'y a pas de conseil général de toute la tribu, mais un conseil régional groupant, au printemps et parfois à l'automne, les membres d'une même bande. Chaque bande possède son propre territoire de chasse et est politiquement indépendante des autres bandes, quoique liée par la parenté[37].

Autrefois, l'unité politique résidait dans la bande qui était gouvernée par un conseil, sorte de corps politique régi par des coutumes et des pratiques religieuses. Ce conseil se choisissait un chef dont la nomination était sanctionnée par toute la bande. En somme, ce conseil ne jouait pas un rôle vital. Tout le pouvoir reposait sur les épaules du chef. Quand il projetait une excursion contre l'ennemi, il consultait ses partisans, puis, invitait les bandes voisines à y participer. Mais les Odjibwés n'avaient pas l'âme guerrière et les carnages sanguinaires à l'iroquoise les dégoûtaient. Ils préféraient aux **casus belli** une solution pacifique. Une injure faite à un Indien atteignait toute la bande à laquelle celui-ci appartenait. Alors, le chef et son conseil examinaient la cause, sommaient l'accusé de comparaître et rendaient le verdict : une indemnité de préférence à toute autre peine[38].

Depuis la formation des réserves, les Indiens sont soumis aux lois criminelles en vigueur au Canada; le gouvernement nomme les chefs et surveille toutes les bandes par le truchement des agences indiennes[39].

La loi des Indiens pourvoit à leur émancipation. Toutefois, le gouvernement ne l'accorde qu'avec une grande discrétion car, une fois affranchis, les Indiens perdent la protection à laquelle ils ont droit en qualité de mineurs. Ils ne peuvent plus réintégrer leur premier état : la loi est claire sur ce point[40].

---

37. Jenness, **op. cit.**, 277. Les Odjibwés, les Outaouais et les Potawatomis ont formé, au XVIIIe siècle, une libre confédération, connue sous le nom de Conseil des Trois Feux.

38. Jenness, **The Ojibwa of Parry Island, Their Social and Religious Life**, 6.

39. En 1955, il y avait au Canada 600 bandes, réparties dans 2,223 réserves; voir l'**Annuaire du Canada** 1956, 174.
Le gouvernement accorde aux Indiens, en échange de leurs droits territoriaux, des terres réservées à leur usage exclusif. Chaque transaction importante prit le nom de traité; la liste de ces traités se trouve dans le **Handbook of Indians of Canada**, publié par Frederic W. Hodge, 472-477.

40. **Loi sur les Indiens**, Codification administrative, Ottawa, 1957. Il s'agit de la **Loi sur les Indiens**, 1951, chapitre 29, article 108.

MILIEU À ÉVANGÉLISER

Les coutumes sociales et politiques des Odjibwés sont un sujet d'étude passionnant pour un missionnaire. Cependant, parce qu'il est prêtre, les croyances religieuses l'intéressent davantage; la connaissance de la religion indienne l'aidera à choisir les meilleures méthodes d'apostolat pour assurer le succès de l'évangélisation.

La religion a toujours joué un rôle important dans la vie des Odjibwés. Autrefois, toute la création leur apparaissait comme animée d'une foule d'esprits qui les dominaient et dont ils se sentaient dépendants. Semblables aux Hurons, ils "s'adressaient à la Terre, aux Rivières, aux Lacs, aux Rochers dangereux, mais surtout au ciel, et croyant que tout cela est animé, et qu'il y réside quelque puissant démon"[41]. Les Odjibwés croyaient en deux dieux suprêmes : Le Grand Esprit, gouvernant le monde par l'intermédiaire d'une kyrielle de demi-dieux, et le Mauvais Esprit, moins puissant que l'autre, auteur de tous les maux et souvent représenté sous l'aspect d'un serpent monstrueux[42]. La création du monde n'était pas l'œuvre du Grand Esprit, mais de Nanabozho, héros culturel et démiurge de la mythologie algonquine[43]. A travers les âges, son nom a subi de nombreuses déformations dont voici les principales : Nénébojo, Messou, Wisekejack, Nanibush et Nenibush[44]. On lui attribuait la formation de la terre et la fondation de la Grande Société de Médecine, appelée Midewiwin.

La cosmogonie des Odjibwés est intéressante. Les emprunts à la Bible sautent aux yeux. On y parle de déluge, de construction d'un vaisseau dans lequel entrent toutes les sortes d'animaux; puis, le rat musqué reçoit l'ordre de plonger pour aller chercher de la terre. Ce qu'il rapporte suffit pour la for-

41. RJ, X:158.

42. Jenness, **The Indians of Canada,** 281; aussi, Jacques Rousseau, **Persistances païennes chez les Amérindiens de la forêt boréale,** dans les **Cahiers des Dix,** 17(1952):188.

43. Hodge, **Handbook of Indians of Canada,** 331.

44. Paul Radin, **Quelques Mythes et Contes des Ojibwa du Sud-Est d'Ontario,** 1. Nénébojo ressemble à Ti-Jean, le type le plus populaire des contes canadiens. Dans ce livre, les dix premiers chapitres mettent en évidence l'habileté de Nénébojo; les autres contes ou mythes font allusion à toutes sortes d'événements extraordinaires. A noter que quelques-uns de ces contes se retrouvent dans le folklore canadien. Citons le conte intitulé : **"La veuve et ses deux fils", Ibid.,** 31-41. Le personnage principal, un jeune homme, traverse un lac sur le dos de l'Oiseau-Tonnerre et le nourrit pendant la traversée avec la chair de dix cerfs et avec sa propre chair. Nous trouvons les mêmes faits dans : "La Belle Perdix Verte". Le héros, Ti-Jean, traverse l'océan sur le dos d'un aigle et lui fait manger seize quartiers de boeuf. Voir Germain Lemieux, s.j., **Contes populaires Franco-Ontariens, II, Collection Documents historiques No 35,** de la Société historique du Nouvel-Ontario, 55s. Un autre conte, cité par Radin, **op. cit.,** 54-65, intitulé : Le garçon qui est maltraité par son frère aîné", signale la nappe magique du garçon. Dans le conte canadien, connu sous le nom de **Pean-de-Morue** où **Ti-Jean,** le héros, se sert d'une nappe magique qui lui procure des repas princiers. Voir Lemieux, **Contes populaires Franco-Ontariens,** dans la Collection **Documents historiques** No 25, de la Société historique du Nouvel-Ontario, 24-36. Voir aussi Skinner, **op. cit.,** 173; Jenness, **The Ojibwa of Parry Island,** 38.

mation du globe terrestre[45]. Cette fable indienne, malgré de graves oublis — elle ne parle pas de la création de l'homme et de la femme — n'était pas plus ridicule que les hypothèses matérialistes sur la formation du monde.

Comme des légions d'esprits remplissaient l'univers, l'Indien avait le sentiment d'un monde dépendant de puissances magiques ou religieuses dont il fallait gagner les bonnes grâces ou qu'on devait apaiser par des supplications et des offrandes. Il cherchait à influencer ce monde mystérieux, à s'amadouer ces forces inconnues, surhumaines afin de les utiliser à son profit. Pour y réussir, deux moyens s'offraient à lui : le songe et la sorcellerie[46].

L'oniromancie exerça toujours une influence profonde chez les peuples primitifs. L'indien n'entreprenait rien, ne poursuivait rien, ne concluait rien sans s'inspirer de cette divination par les songes[47]. Si, dans un rêve, le manitou lui prescrivait une chasse, une pêche, une danse, un festin ou un traité de commerce, il fallait obéir le plus tôt possible : c'était un commandement. Façon d'agir qui indique un primat dans l'ordre des valeurs : celui du sacré sur le profane.

Wabi-inini, le plus vieux sorcier de Fort Hope, racontait qu'un songe avait décidé de sa vocation. Il avait dix ans quand il jeûna pendant dix jours; puis, il eut un rêve. Il vit un grand nombre d'animaux, une tente de sorcier qui s'élevait jusqu'au ciel, un tambour et il comprit que le roulement du tambour était comme une prière et qu'il avait été choisi pour devenir un sorcier[48].

L'autre moyen d'établir des contacts avec le monde supranaturel relevait directement, comme un privilège, des chamans

45. Skinner, **op. cit.**, 175. Sur le même sujet, voir René Latourelle, s.j., **Etude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf,** 1:138.

46. Jacques Rousseau, **Persistances païennes chez les Amérindiens de la forêt boréale,** dans les **Cahiers des Dix,** 17 (1952) : 185. L'animisme et le chamanisme (l'auteur écrit shamanisme) étaient, au XVIIe siècle, les "éléments les plus caractéristiques de la vie spirituelle des tribus amérindiennes de la forêt québécoise". On peut en dire autant des Indiens de l'Ontario.

Les Odjibwés se rattachent, par plusieurs aspects, à ces peuples primitifs de la caverne de Lascaux (France), que des fouilles récentes viennent de nous révéler. L'auteur, Georges Bataille, donne des aperçus pertinents sur la chasse, sur la magie qui offre à l'homme un moyen, si fallacieux soit-il, de communiquer avec le monde supranaturel. Les mêmes observations s'appliquent aux Odjibwés. Citant un passage du livre de Lot-Falck, **Les Rites de Chasse chez les Peuples sibériens,** il poursuit : "La mort de l'animal dépend, au moins partiellement, de l'animal lui-même. Pour être tué, il faut qu'il ait, au préalable, donné son consentement, qu'il se soit pour ainsi dire rendu complice de son propre meurtre . . . L'ours n'est une victime que de son plein gré et il présente lui-même le bon endroit pour recevoir le coup mortel". Georges Bataille, **La Peinture préhistorique, Lascaux ou la naissance de l'art,** 126.

47. RJ, X:170. Voir aussi Léon Pouliot, s.j., **Etude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France, (1632-1672), 153.** L'auteur présente bien le problème missionnaire et les méthodes d'apostolat employées en Huronie, 145-204; Latourelle, **op. cit.,** 1:148, "Le songe, régulateur universel".

48. Skinner, **op. cit.,** 154; Paul Radin, **Some Aspects of Puberty Fasting among the Ojibwa,** 69-78. L'auteur analyse la coutume chez les Odjibwés de soumettre les enfants de dix ans à un jeûne de dix jours. L'enfant devait répéter son jeûne jusqu'à ce qu'il ait un songe, ou plus exactement jusqu'à ce qu'il éprouve le transport religieux sous l'influence du manitou. A cette occasion, sa vocation lui était souvent suggérée.

ou sorciers ou hommes-médecins. On en distinguait trois classes : 1—le **wabeno,** homme-médecine qui pratiquait l'art de guérir avec des herbages; 2—le **jessakid,** devin qui exerçait le **Ticakiwin;** 3—le **midé,** sorte de prêtre appartenant à la Grande Société de Médecine, le Midewiwin[49].

L'homme-médecine jouissait d'une grande popularité. On le disait tout dévoué aux intérêts des Indiens qui n'avaient rien de plus précieux sur la terre que la santé. Sa vocation dépendait d'un songe qu'il avait eu à l'époque de sa puberté. C'est aussi en songe qu'il avait appris les vertus curatives des herbages. Comme on administrait la médecine après les incantations, on attribuait l'efficacité des remèdes au pouvoir du **wabeno** auprès des manitous[50].

Tandis que l'homme-médecine employait des herbages, le devin se servait d'une cabane cylindrique qui tremblait violemment, sans que personne ne la touchât. Le dôme de la tente tremblante était couvert. Le devin exerçait son art en plein jour, au son du tambour et des sonneries. Ses attributions étaient les suivantes : prophétiser, jeter des sorts, lire les pensées des personnes présentes et même absentes, découvrir les objets perdus, prédire une bonne pêche ou une bonne chasse. Ce rite païen, disparu dans l'Ontario-Nord, est encore en usage chez les Odjibwés des Etats-Unis[51] et quelquefois pratiqué chez les Indiens du lac Mistassini[52].

La fonction de prophète se confondait souvent avec celle du conjureur, le **djiskiu.** Celui-ci officiait la nuit, sans tambour ni sonneries, dans une cabane cylindrique. Le conjureur se mettait à genoux, la face contre terre. Tout à coup, on entendait des bruits sourds : c'était le dialogue entre le conjureur et le manitou. Le conjureur avait le pouvoir d'éloigner les esprits malfaisants, d'écarter les mauvais sorts, etc.[53].

Le midé enfin appartenait à la Grande Société de Médecine, appelée **Midewiwin,** sorte de sacerdoce dégénéré, réglé

49. **Lettres des Nouvelles Missions du Canada** (LNMC), II : 172; Hodge, **op. cit.,** 424.

50. Jenness, **The Ojibwa Indians of Parry Island,** 62, 89. Ceux qui traitaient les maladies avec les herbages seulement, sans aucune formule magique, n'étaient pas considérés comme de vrais hommes-médecine. On peut lire une longue liste d'herbes médecinales dans Skinner, **op. cit.,** 161. Voici quelques recettes : pour guérir une bronchite, on buvait du thé bouillant; une diarrhée, en buvant une décoction de saule noir; une dyspepsie, du thé chaud avec un jus de menthe. Skinner signale les maladies les plus courantes : pneumonie, grippe, rougeole; **loc. cit.** Le Père Couture note qu'on soignait les malades atteints de la rougeole en leur donnant du thé bouillant et en les reléguant à la noirceur.

51. Sr Inez Hilger, **Chippewa Child, Life and its Cultural Background,** 76s.

52. Jacques Rousseau, **Rites païens de la forêt québécoise : la tente tremblante et la suerie,** dans les **Cahiers des Dix,** 18 (1953):133.

53. Jenness, **The Ojibwa Indians of Parry Island,** 68.

par des rites magico-religieux. Son fondateur, le légendaire Nanabozho, avait révélé aux humains les secrets de la médecine et les rites sacrés de la société comportant huit degrés. On y trouvait toutes les traditions qui se rattachaient aux événements de la vie sociale. Cette société tenait ses réunions au printemps et les cérémonies revêtaient un caractère religieux. Jeûnes et visions les précédaient. De traditionnelles fumigations de tabac ajoutaient à l'atmosphère de mystère[54].

Pour être admis, on exigeait trois conditions : avoir reçu une invitation en songe, suivre les différents stages de l'initiation et payer sa cotisation. L'instruction durait quelques années et coûtait cher. Le candidat prenait connaissance des mythes odjibwés et des récits folkloriques de l'origine du Midewiwin[55], des propriétés magiques du tambour, de la crécelle cérémonielle et des coquillages marins qui sont les emblèmes sacrés du Midewiwin; il apprenait les chansons folkloriques et l'usage magique des plantes. On exhibait les vieilles chartes d'écorce de bouleau pour en expliquer le sens[56]. On dansait, car les danses avaient une signification religieuse[57]. Pendant la cérémonie de l'initiation, le sorcier exhortait les assistants à garder la religion indienne et à servir le manitou. Il leur rappelait les grands principes de la morale : respect envers le prochain, défense de mentir, de voler, de boire de la boisson enivrante; il insistait sur les pratiques religieuses, car c'est d'après cette fidélité qu'on jugeait de la moralité d'un homme. Enfin, il les mettait en garde surtout contre les missionnaires blancs[58].

Le midé exerçait assurément une profonde influence. Il acquérait un grand prestige par son habileté et ses actes maléfiques. Sa position était souvent menacée à cause des inimitiés qu'il suscitait dans le collège des magiciens[59]. Quant à la société secrète du Midewiwin, elle est disparue, s'il faut en croire Baldwin et Hallowell[60].

---

54. Asen Balikci, **Note sur le Midewiwin**, dans **Anthropologica**, No 2-1956:205, 191, 170-172. L'auteur commente, dans son travail, les textes concernant le Midewiwin ou la Grande Société de Médecine des Odjibwés du lac des Bois, à l'extrémité occidentale de l'Ontario. Ces textes furent préparés par la révérende Mère Marie-Réparation, d'origine odjibwée, et d'un groupe d'élèves de l'école indienne de Kenora. Balikci complète au besoin en utilisant les travaux scientifiques de W. Hoffman, de Frances Densmore, de Vernon Kinietz, etc. Voir la bibliographie, **ibid.**, 216s.

55. **Jenness, The Ojibwa Indians of Parry Island**, 69s.

56. Balikci, **op. cit.**, 206.

57. Skinner, **op. cit.**, 142; LMNC. 11:175. "Non moins lubriques dans la forme que les chants qui les accompagnent".

58. Jenness, **The Ojibwa Indians of Parry Island**, 71-74; Skinner, **op. cit.**, 154-157.

59. Balikci, **op. cit.**, 211.

60. Baldwin, **op. cit.**, 63; Irving Hallowell, **The passing of the Midewiwin in the Lake Winnipeg Region**, dans **American Anthropologist**, XXXVIII (1936):32.

Le culte des morts

C'est aussi aux sorciers qu'on s'adressait ordinairement pour la sépulture des morts. Le culte des morts, chez les Odjibwés, se rattachait à leur conception de l'homme : un composé d'un corps, d'une âme et d'une ombre. A la mort, le corps en décomposition libérait l'âme qui partait aussitôt vers l'ouest, vers le pays des âmes gouverné par Nanabozho. L'ombre, qui avait la fonction d'annoncer à l'homme, de son vivant, la visite du manitou, restait près de la tombe[61].

Il y avait trois façons d'ensevelir les morts : sous terre, sur échafaud ou dans un arbre. Dans le cas d'une sépulture sous terre,—la plus en usage chez les Odjibwés de l'Ontario-Nord—on creusait une fosse de trois à quatre pieds de profondeur et, après avoir lavé le corps, on l'enveloppait d'écorce et on le déposait dans la fosse. Ensuite, on plaçait ses armes près de lui, on allumait un feu pour chauffer l'eau dans une bouilloire car le défunt devait s'en servir pour le grand voyage au pays des âmes défuntes. Si l'on utilisait le mode de sépulture sur échafaud, on fabriquait une plate-forme primitive soutenue par quatre perches de huit à dix pieds; sur cet échafaud, on déposait le cercueil contenant le cadavre soigneusement enroulé d'écorce de bouleau. A côté, pendaient à une perche quelques souvenirs du défunt[62]. Quant à la sépulture dans l'arbre, on faisait tenir le mort sur quelques branches.

Aujourd'hui, les Odjibwés ont adopté la coutume chrétienne : ils enterrent les morts dans un cimetière. Les Indiens catholiques entretiennent avec soin leurs cimetières, peu importe leur emplacement, soit près d'un village, soit en pleine forêt. Lors de son premier voyage à la rivière Albany, le Père Couture vit, ici et là,plusieurs cimetières catholiques, protestants et païens. Il remarqua celui du lac La Croix, situé à mi-chemin entre Ombabika et Fort Hope. Entouré d'une clôture de perches bien écorcées, le cimetière catholique renfermait une vingtaine de tombes. "Quelle propreté, dit-il ! Pas une touffe de mauvaises herbes, pas une branche morte; les sauvages ont un culte spécial pour leurs morts . . ."[63].

Mais les cimetières protestants offrent un spectacle tout différent. "On y voit, poursuit le missionnaire, haches, raquet-

61. Jenness, **The Ojibwa Indians of Parry Island,** 18.

62. Skinner, **op. cit.,** 162, 166. Quand l'auteur passa au lac Seul, en 1909, il vit planter une de ces perches. Voir aussi Jacques Rousseau, **De Menus rites païens de la forêt canadienne,** dans les **Cahiers des Dix,** 19 (1954):226s. Le Père Couture a constaté la même chose au lac Seul.

63. Couture, **Nouvelle Mission,** 139. Le Père Beaulieu, le compagnon du Père Couture, en 1924, remarqua un magnifique cimetière avec pierres tombales en ciment, situé à 200 milles au nord de Pagwa, en pleine sauvagerie. Les indiens eux-mêmes avaient transporté le ciment pour construire les pierres tombales. Vincent Beaulieu, s.j., **Aux sources de l'Albany,** dans le **Messager Canadien du Sacré-Coeur,** XXXIII, (12 décembre 1924):560.

tes, peaux de chevreuil, assiettes avec couteaux et fourchettes et même des paquets de tabac enveloppés d'écorce de bouleau et accrochés aux arbres . . . Je me rappelle aussi le tertre solitaire où repose Wabosowinini, "Le Lièvre", sorcier célèbre de la bande de Fort Hope : le tambour servant à exécuter les danses de sorcellerie y est encore; à proximité, une hache est fichée dans un arbre au pied duquel est une assiette de fer émaillé avec couteau et fourchette. **Sic transit gloria mundi !"**[64]

L'étude de ces traditions et de ces superstitions variées suscitent maintes conclusions : les Odjibwés pensaient, comme tous les autres Indiens, que le monde était peuplé d'une foule d'esprits, plus ou moins malveillants, avec lesquels ils peuvent communiquer grâce aux songes, invocations, offrandes de sacrifices ou encore grâce au truchement des sorciers; ils suivaient, autant par crainte que par confiance, les conseils des chamans et les cérémonies du Midewiwin; enfin, ils avaient, et ils l'ont encore, un culte profond pour les morts, indice de leur croyance à l'immortalité de l'âme. Aujourd'hui, la métempsycose est une doctrine disparue, de même la société secrète du Midewiwin.

Cependant, il y a encore des cas de lycanthropie. En 1945, un Indien de Gore Bay, Ile Manitouline, fut arrêté sous l'accusation de parricide. James Nahwaikezhik se défendit en alléguant que son père lui avait jeté un mauvais sort qui le rendait malade, menaçait sa vie et pouvait même annihiler son âme et son ombre. Le procès se déroula à Sudbury et fut l'occasion d'une étude de sorcellerie. Un jeteur de sorts, d'après plusieurs témoins indiens, peut se transformer en animal, par exemple, en chat, en hibou, en ours (d'où Bear-Walker). Il emploie des herbages, des racines de préférence dont le pouvoir maléfique ensorcelle la personne qui passe à l'endroit où sont placés ces herbages. La victime tombe malade, et pour conjurer la magie, elle s'adresse à un sorcier. Celui-ci lui prescrit un cataplasme; si le remède ne guérit pas, le sorcier commande à la victime de tuer le **Bear-Walker**[65].

64. Couture, **Nouvelle Mission**, 139.

65. Frank A. Myers, **The Bear-Walk**, dans **Inland Seas**, IX, 2 (Summer 1953) : 98-104; 4 (Winter 1953) : 250-255. James Nahwaikezhik fut condamné à mort, mais le Ministre de la Justice commua la sentence en emprisonnement à vie.

MÉTHODES D'APOSTOLAT

Les méthodes d'apostolat, utilisées par les premiers missionnaires jésuites de l'Ontario-Nord, avaient donné d'excellents résultats. Leurs successeurs employèrent d'abord les mêmes moyens de conquête, à savoir : l'étude de la langue odjibwée, la visite des missions, l'enseignement du catéchisme et la lutte contre les superstitions.. Le Père Couture apporta de nouveaux moyens d'évangélisation.

La langue odjibwée

La pratique du ministère en pays odjibwé exigeait nécessairement la connaissance de la langue. Il n'y avait pas de meilleure approche que de parler le langage de la tribu à évangéliser; on évitait ainsi bien des tâtonnements et des pertes de temps. L'étude de la langue était donc le premier devoir du missionnaire.

Les pionniers de la foi auprès des Odjibwés eurent d'abord entre les mains la grammaire de l'abbé Georges-Antoine Belcourt, missionnaire chez les Sauteux de la Rivière-Rouge[66]. Mais, le chef-d'œuvre du genre est la grammaire de Mgr Baraga, premier évêque de Marquette et du Sault-Sainte-Marie, Michigan[67]. Aidé de Benjamin Cloutier, sorte de Champollion canadien-français, Monseigneur Baraga mit au point son ouvrage et le publia en 1850[68]. La composition de ce travail révèle un prodigieux talent d'observation. "C'est encore un mystère pour nous, écrit le Père Théodore Desautels, s.j., que Baraga ait pu, par simple audition de cette langue parlée par les Sauvages, trouver les parties du discours avec leurs multiples modifications et surtout qu'il ait découvert, secondé par Benjamin Cloutier, les interminables conjugaisons et déclinaisons de cette langue dont un seul verbe peut avoir jusqu'à 2,000 terminaisons différentes"[69].

La plupart des Indiens parlent l'odjibwé correctement, mais avec une articulation pauvre, comme les gens sans culture. La syllabe accentuée est la seule bien saisie; les autres sont quasi imperceptibles et il faut une oreille exercée pour les bien comprendre. De plus, ils ne peuvent donner d'explications sur

66. Georges-Antoine Belcourt, ptre, **Principe de la langue des sauvages** appelés Sauteux; grammaire publiée en 1839.

67. Chrysostomus Verwyst, o.f.m., **Life and Labors of Rt. Rev. Frederic Baraga,** 225; Lorenzo Cadieux, s.j., et Ernest Comte, s.j., **Un Héros du lac Supérieur, Frédéric Baraga,** dans la collection **Documents Historiques** No 27, de la Société historique du Nouvel-Ontario, 31.

68. Rt. Rev. Baraga, **A Theoretical and Practical Grammar of the Otchipwee language for the use of missionaries and other persons living among the Indians.**

69. Théodore Desautels, s.j., Notes de voyages, AUS.

leur langue maternelle qu'ils apprennent par instinct; leurs connaissances linguistiques et philologiques sont nulles[70].

Ces difficultés, Baraga les a vaincues. Il a saisi les syllabes de chaque mot avec toutes leurs variations grammaticales, de sorte que sa grammaire et son dictionnaire, publié en 1852, sont deux instruments indispensables entre les mains d'un apprenti missionnaire des Odjibwés[71]. En ouvrant cette grammaire indienne, on est frappé par le petit nombre de voyelles et de consonnes; il n'y a que dix-sept lettres dans l'alphabet odjibwé; aucun son ne correspond à la voyelle U et aux consonnes F, L, Q, V, X, Z. Les Indiens prononcent la lettre R comme N, celle de X comme S; par exemple, Marie se prononce Mani, Xavier comme Sapier[72].

La langue odjibwée se forme par agglutinations; ainsi, le mot **Noss,** qui signifie père, change de sens, si on lui ajoute un suffixe ou un préfixe. **Ninoshé** se rend par ma **tante; Nossinan,** par **notre père; nossianining,** par **nos pères.** On retrouve dans cette langue les mêmes parties du discours que dans la langue française, mais ce qui la caractérise et la distingue des autres systèmes grammaticaux est l'importance qu'elle donne au verbe. Le génie de cette langue réside dans le verbe, pivot de la phrase odjibwée. Baraga divise les verbes en deux catégories : les verbes transitifs et intransitifs. Il range dans le premier groupe les verbes actifs, réciproques, communicatifs (indiquant une action mutuelle de deux ou plusieurs sujets) et personnels (qui personnifient un objet inanimé); dans le deuxième groupe, il y a les verbes neutres, impersonnels, dubitatifs et substantifs, c'est-à-dire dont le nom se conjugue, par exemple : **aki,** terre; **nind akiw,** je suis la terre; **akiwi,** il est la terre [73].

Quand le Père Couture commença l'étude de cette langue, il ne soupçonnait pas dans quel labyrinthe il s'engageait. Les ouvrages de Baraga l'initièrent aux secrets des verbes, mais il se sentit plongé dans un abîme sans fond. Il demande à sa mère de prier le Seigneur de lui accorder le don des langues. Mais "ce qui importe au-dessus de tout, infiniment plus que tout cela, c'est que je sois un saint, autrement, je ne sanctifierai personne; et tout le reste alors, à quoi me servira-t-il ?[74]

70. Couture, à sa mère, 9 octobre 1923, PC, 121:2; Cadieux et Comte, **op. cit.** 31.

71. Rt. Rev. Baraga, **A Dictionary of the Otchipwee Language, explained in English.** Un autre dictionnaire aussi considérable existait à l'état de manuscrit, celui du Père Pierre du Jaunay, s.j ; mais, Monseigneur Baraga ne semble pas en avoir soupçonné l'existence.

72. Baraga, **A Theoretical and Practical Grammar,** 2s. Il y a quatre voyelles : a, e, i, o; et et treize consonnes : b, c, d, g, h, j, k, m, n, p, s, t, w.

73. **Ibid.,** 83.

74. Couture à sa mère, 9 octobre 1923, PC, 121:2.

Il maîtrisa parfaitement l'odjibwé au point de le parler mieux que les Indiens eux-mêmes.

Visite des missions indiennes

Avec une connaissance suffisante de la langue, le missionnaire se rendait aux diverses missions. L'apostolat au nord du lac Supérieur, inauguré en 1667 par le Père Claude Allouez, interrompu pendant près de deux siècles, fut repris en 1852 par l'ardent Nicolas Frémiot, un jésuite français. C'est du centre missionnaire de Fort William que partaient les évangélisateurs du Nipigon. Ils s'astreignirent, durant une soixantaine d'années, à faire un trajet de 140 milles, une ou deux fois l'an : l'hiver, en raquettes ou en traîne à chiens; l'été, en canot ou à pied. Malheureusement pour le Père Frémiot, il s'aventura dans ces régions froides en février. Il avait accepté l'offre des courriers de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui se rendaient à Nipigon House, poste de traite situé sur la côte ouest du lac. La caravane prit six jours pour franchir la distance de 140 milles. Tous les voyageurs souffrirent du froid. Le soir, on dressa la tente, mais il fut impossible de fermer l'œil. "Il fallait, écrit le Père Frémiot, tourner le dos au feu pour n'avoir pas les yeux crevés par la boucane, et se retourner bien vite vers le feu pour n'avoir pas les mains gelées. A l'entrée du lac, j'avais les sourcils et les cils tellement chargés de glaçons que je ne pouvais à peine soulever les paupières et je ne voyais plus qu'un jour obscur comme à travers une forêt"[75].

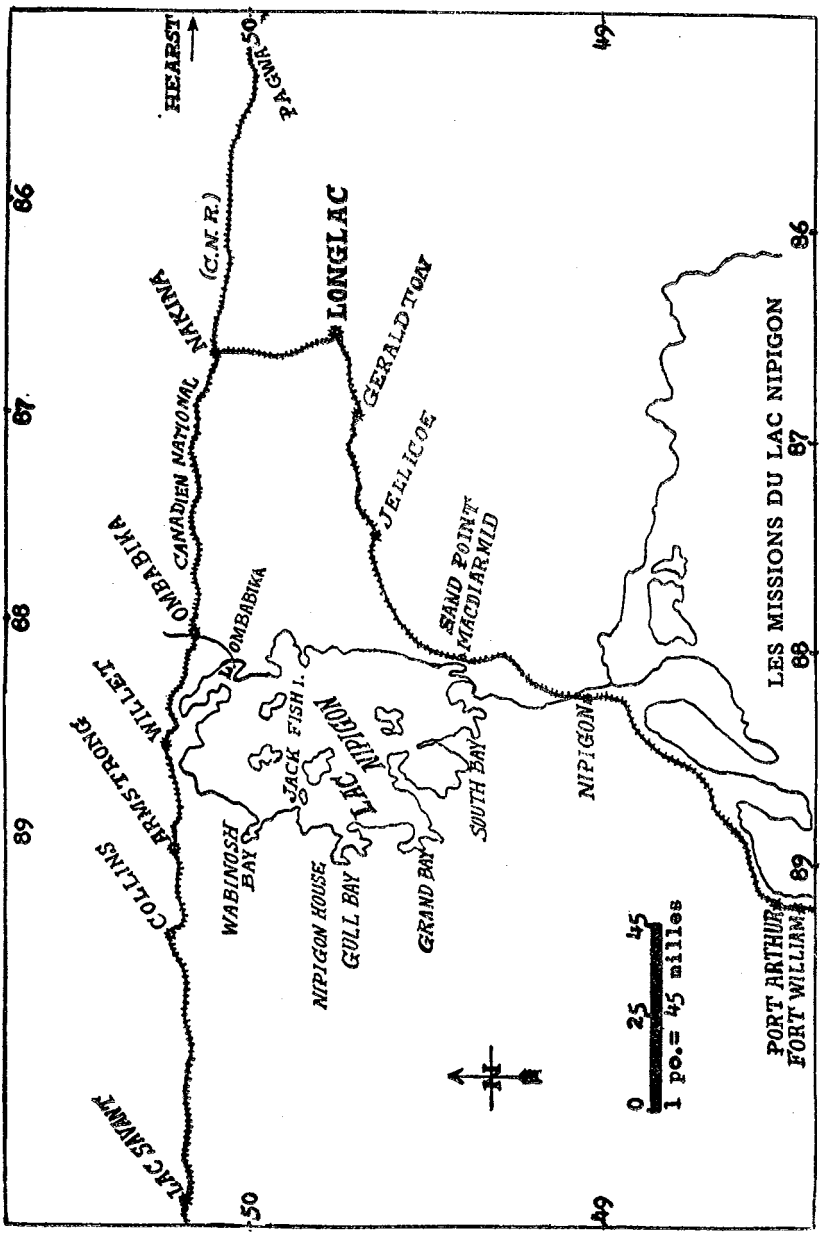
Tous les missionnaires ont signalé les deux pires ennemis qu'ils affrontaient sur les glaces du Nipigon : un froid polaire de 60° Farenheit et des tempêtes si violentes qu'elles forçaient les voyageurs à se creuser un abri dans la neige[76]. Le Père Couture n'échappera pas aux morsures du froid. Son apprentissage missionnaire du Nipigon, en 1924, fut une expérience extrêmement pénible. Pendant une tempête, il franchit une distance de 40 milles, il fut même obligé de trottiner devant les chiens pour battre la neige, sans quoi ceux-ci auraient refusé d'avancer. Le missionnaire est faible, fiévreux. Une amygdale enflée crève, il crache le sang sur la neige blanche. A la première cabane où il arrive, il s'évanouit[77].

Le pénible apostolat du Nipigon, accepté pour le salut des âmes, sanctifie le Père en lui faisant pratiquer les vertus de patience et de charité à un degré héroïque.

75. Frémiot à Boulanger, 19 mars 1852, LNMC, 11:197.

76. Les Pères Prosper Lamarche et Charles Bélanger connurent une aventure semblable; voir **Nouvelles de la Province du Bas-Canada**, 11, 9 (mai 1923):5; **Litterae Annuae Provinciae Canadensis Societatis Jesu**, 1907-1912 : 249s.

77. Couture à un missionnaire, 22 mars 1926, AUS.



Missions du lac Nipigon

L'été, le canot filait le long de la côte septentrionale du lac Supérieur; à 70 milles de Fort William ,il tournait vers le nord, remontait la rivière Nipigon jusqu'au lac, une cinquantaine de milles. La monotonie du trajet était brisée par six portages épuisants et une multitude d'insectes qui harcelaient continuellement les audacieux voyageurs; ceux-ci ne pouvaient traverser ces nuages de moustiques sans avoir la figure, les jambes et les bras couverts de sang. Il fallait avoir du courage pour entreprendre, été comme hiver, la visite des missions du Nipigon.

Mais, le voyage à la rivière Albany l'emportait en difficultés : plus long était le trajet, plus fréquents les dangers et plus nombreux les portages. Pénible expérience que celle du portage; le Père Couture dut s'y soumettre dès sa première excursion au cœur de la sauvagerie. Il n'était pas accoutumé à grimper des collines rocheuses avec une charge de 150 livres sur les épaules, à enfoncer dans les bas-fonds marécageux jusqu'à mi-jambe. Après le premier portage d'une longueur d'environ un mille, qu'il parcourut à trois reprises pour transporter tout le bagage, il était épuisé. De sa vie, il n'a été aussi fatigué; tout tourne autour de lui et il reste sur la berge du lac "dans une aboulie complète"[78].

Le Père Couture nous décrit la meilleure façon de **portager :** c'est au moyen du collier. On se sert d'une lanière de cuir, "longue d'une vingtaine de pieds, dont la partie médiane, large de deux pouces et demi et longue de deux pieds, repose sur la tête, les deux extrémités de la guide servent à fixer la charge sur le dos" du voyageur[79]. Un porteur habile ne transporte jamais moins de deux cents livres et trottine d'un bout à l'autre du parcours. Quand il n'y a pas de portage, les Indiens disent d'un assez long trajet que c'est tout près : ils calculent par portages, comme nous par milles.

Lorsque les missions de l'Albany furent confiées aux Pères Jésuites, en 1918, il n'y avait pas, comme aujourd'hui, un chemin carrossable et une ligne aérienne. Le missionnaire ne con-

78. Couture, **Nouvelle Mission dans l'Ontario-Nord,** 128.
Le Père Couture donne le détail de son attirail de voyage : "Nous avons chacun un sac de chargement; dans ce "paqueton", comme ils disent là-bas, il y a une soutane, quelques sous-vêtements, notre lit, c'est-à-dire une toile huilée, une courte-pointe, pliée en deux pour matelas, une couverture de laine, une moustiquaire; quelques articles de première nécessité pour la toilette et le raccommodage des habits; remèdes, livres, papeterie; etc., deux cuillères pour la pêche à la ligne traînante. Ces havresacs pèsent soixante livres chacun. Ajoutez une tente de huit pieds sur dix, pesant quinze livres et une boîte aux provisions. Elle est solide à cause des chiens. Nous y trouvons farine et poudre à pâte, jambon et lard salé, sel et poivre, thé et sucre, couverts et autres ustensiles. Elle atteint le poids de quatre-vingt livres. Une autre boîte contient notre chapelle portative, des objets de piété et des catéchismes illustrés. C'est un poids de quarante livres. Une sacoche de quinze livres et un canot de quatre-vingts complètent le poids de **trois cent cinquante livres.** Ce poids n'est pas sans importance si l'on retient bien qu'il faudra le transporter à dos d'homme dans les portages. Couture, **op. cit.,** 127.

79. **Ibid.,** 138.

naissait que les routes de canots reliant la voie ferrée à l'Albany. Il y en avait trois : la première route partait de la gare de Savant Lake (Bucke) en direction du lac Saint-Joseph, route d'une longueur de 150 milles, accidentée et dangereuse à cause des 19 rapides et des 15 portages[80]; la deuxième route avait son point de départ à Ombabika et s'orientait vers Fort Hope : c'était une chaîne de lacs et de rivières sur un parcours de 200 milles, entrecoupé de 23 portages[81]; la troisième route, de Pagwa à Ogoki, était plus longue — 236 milles — aussi dangereuse et plus pittoresque que les autres[82].

La deuxième route était la plus difficile[83]. Lors de son deuxième voyage à Albany, le Père Couture suivit cette route et rencontra d'incroyables obstacles : tempête, inondation, violentes attaques des moustiques — les plus terribles ennemis du voyageur — et une forêt en flammes qu'il traversa en naviguant sur une cours d'eau de deux cents pieds de largeur; les deux rives embrasées développaient une chaleur suffocante et des tourbillons de fumée jaunâtre assombrissaient ciel et terre.

Une fois par année, il entreprenait le grand voyage; il suivait alors le trajet suivant : de Longlac à Bucke, en chemin de fer; là, il orientait son canot vers le nord, en direction du lac Saint-Joseph; puis, il descendait la rivière Albany jusqu'au poste de traite de Fort Hope dont la situation géographique lui permettait de visiter deux missions, l'une au nord, au lac Attawapiscat, l'autre au sud, à Kagianagami; de retour à Fort Hope, il poursuivait son chemin vers l'est, atteignait le confluent des rivières Albany et Ogoki, où se trouvait la mission d'Ogoki; une dernière étape de 236 milles en direction du sud le conduisait à Pagwa. Un long circuit de 1000 milles.

Dans une lettre, écrite en 1932 et adressée au général de l'Ordre des Jésuites, le Père Couture explique les difficultés

---

80. Le voyage était divisé en deux étapes : la première de 70 milles, suivait les lacs suivants : Chivelston, Harris, Cache, Savant Lake, Nid-de-l'Aigle et Pashkokogan; la seconde étape de 80 milles commençait à cet endroit où il fallait choisir entre deux voies : celle des rapides, dangereuse; celle des portages, éreintante.
Depuis trois ans, une route carrossable de 114 milles relie la gare de Savant Lake au lac Saint-Joseph. Il y a aussi une ligne aérienne entre Nakina et les différents postes du nord. De nos jours, on ne voyage plus en canot pour se rendre à la rivière Albany.

81. Couture, **Mission dans l'Ontario-Nord, passim.**
On suivait les rivières Ombabika, Powitik, Kapikotangwa, Ottertail; puis, une série de lacs : French, Mahomo, Kakianagami; enfin, la rivière Opuchuan qui s'écoule dans l'Albany; on remontait le courant une quarantaine de milles et on atteignait la rivière Eabamet qui relie le lac Eabamet à la rivière Albany.

82. Le trajet n'était pas compliqué : la rivière Pagwachuan qui se jette dans la Kenogami; à La Branche, il pointait vers le nord en suivant l'Albany.

83. Le Père François-Xavier Fafard, o.m.i. parcourut une seule fois le trajet entre Ombabika et Fort Hope, il comprit mieux la voie douloureuse de la Passion de Notre-Seigneur et il goûta au "pain amer de l'épreuve"; voir Eugène Nadeau, o.m.i., **Sapier, prêtre de misère, le Père François-Xavier Fafard**, o.m.i., 196-200.

des voyages à la rivière Albany et de ses moyens de locomotion. Il lui rappelle les distances fantastiques qu'il parcourt pour rejoindre les bandes sauvages. Depuis une dizaine d'années, ce sont des courses "de près de deux mille milles, en été, et de douze à seize cents milles, en hiver[84]. Il lui parle des froids polaires de 60° sous zéro, des nuits passées dans un lit primitif, des longues courses en raquettes sur la neige profonde, tantôt en avant, tantôt en arrière de ses chiens. Dans un seul voyage de cinq cent cinquante milles, il dut marcher et courir en raquettes environ quatre cents milles pour visiter quatre missions éloignées et n'être avec ses Indiens que treize jours.

Ses quatre chiens-loups, venus de l'Alaska, traînaient une charge de six cents livres. Chiens dangereux qu'il surveillait, revolver à la ceinture et, dans la main, un fouet dont la poignée de cuir était chargée de plomb comme une garcette. Chiens précieux qui gardaient la bonne direction dans les tempêtes. Mais le dernier hiver fut tellement rigoureux et le voyage si pénible que deux de ces précieuses bêtes sont mortes d'épuisement. Au retour de cette randonnée, le Père Couture resta au lit pendant une semaine.

La souffrance et les angoisses ont toujours été le lot des apôtres du Christ, mais aussi le secret de leurs merveilleux succès.

L'enseignement catéchistique

Parvenu au pays des Odjibwés, le missionnaire rendait d'abord visite au chef de la bande afin de gagner son amitié et obtenir la permission de camper sur la réserve. Il allait ensuite saluer les catholiques et serrer la main de chacun d'entre eux. Les salutations terminées, il s'empressait de dresser la tente de la prière.

Après le souper, clochette en main, il appelait les fidèles. Même les protestants se joignaient aux catholiques par curiosité. Il y avait sermon, bénédiction du Saint-Sacrement, chapelets de la Sainte Vierge et du Sacré-Cœur, chants indiens, prières spéciales pour les besoins collectifs et individuels. Le lendemain, tous assistaient à la messe pendant laquelle on récitait des prières et on chantait des cantiques. Puis, il baptisait les enfants venus au monde pendant l'année.

La journée se passait en leçons de catéchisme. Les grandes vérités de la religion étaient mises en lumière. Le missionnaire utilisait le catéchisme illustré de la Bonne Presse, de Paris[85],

84. Couture au T.R.P. Wlodimir Ledochowski, 7 novembre 1832, AUS, MO 14.

85. Couture, **Nouvelle Mission**, 132.

ou encore les tableaux du Père Julien Maunoir, qui représentaient des scènes du ciel et de l'enfer, de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur[86]. La Passion du Sauveur remuait profondément ces cœurs simples et bons. C'était le récit préféré des Odjibwés; ils l'écoutaient avec une attention extraordinaire. Ces catéchismes se donnaient ordinairement dans la grande tente ou encore dans les wigwams.

Après les confessions, il y avait communion générale. Le Père Couture raconte comment procédait le Père Desautels qui l'initiait à l'apostolat des Odjibwés. "De grand matin, le Père avertit les chrétiens de ne rien boire ni manger s'ils veulent recevoir la Sainte Communion. Ils viennent tous communier avec ferveur et, après les cantiques d'action de grâces, il y a réception du scapulaire et distribution d'objets pieux. Ils sont heureux, mais un peu tristes, car nous les quittons aujourd'hui"[87].

Avant le départ, le missionnaire organisait toujours une procession au cimetière. C'était le moment le plus solennel de la mission. Tout le monde marchait recueilli, récitant le chapelet ou chantant des cantiques. Il n'y avait que les deux ou trois préposés au bon ordre qui faisaient les affairés et qui par leur diligence rehaussaient la cérémonie[88].

S'agissait-il de païens, le missionnaire les convoquait, se faisait inviter chez le chef ou bien organisait une fumerie. Là, il leur disait sa joie de les rencontrer et leur expliquait l'objet de sa visite : faire connaître le véritable Grand Esprit, qui avait un fils, Jésus-Christ, venu sur la terre pour sauver les hommes. Cette idée de sauveur les intéressait et provoquait des questions. A la fin de la réunion, il les exhortait à suivre ses catéchismes pendant son séjour au milieu d'eux.

Les plus assidus étaient souvent touchés par la grâce divine et subitement demandaient le baptême. "La grâce, écrit le Père Couture, agit avec force sur ces âmes simples qui, après tout, n'ont pour la plupart jamais abusé beaucoup de la bonté de Dieu; elle agit avec force, nous le voyons par le recueillement pendant la cérémonie du baptême . . . Dans les tentes maintenant, tous les nouveaux enfants de Dieu semblent dans une joie exubérante comme jamais auparavant . . . "[89].

Mais tous ne correspondent pas à l'appel. Il n'y a pas à s'étonner, vu les nombreux préjugés des Indiens.

---

86. Frémiot à son supérieur, 2 juillet 1852, AUS.

87. Couture, **Nouvelle Mission,** 141.

88. Couture, **Mission dans l'Ontario-Nord,** 156.

89. Couture, **Nouvelle Mission,** 136.

Au nord du lac Supérieur, les résistances à la foi catholique étaient moins nombreuses qu'à Fort William, mais aussi difficiles à combattre[90]. On peut réduire les obstacles à deux : la vie nomade et l'attachement aux pratiques superstitieuses.

Le nomadisme des Odjibwés ne favorisait aucunement les contacts avec le prêtre. Les familles des chasseurs vivaient disséminées dans la forêt pendant onze mois; au printemps, après la débâcle, elles s'acheminaient vers les forts pour y troquer des fourrures contre des provisions et y revoir parents et amis. Leur séjour près des forts durait environ un mois. Le missionnaire devait profiter de ce temps pour parler religion, catéchiser, gagner famille par famille, individu par individu . . . et quand le chef de la famille était indifférent ou hostile au christianisme, les membres n'osaient pas embrasser la religion catholique.

Depuis la création et l'organisation des centres missionnaires, il y a une quarantaine d'années, les chasseurs ont une vie semi-nomade et leur éloignement est moins prolongé sur les territoires de chasse. Leurs fréquents retours dans les réserves multiplient les occasions de voir le prêtre.

Néanmoins, l'obstacle le plus sérieux à la conversion a toujours été les superstitions des Indiens. Embrasser la foi chrétienne signifiait l'abandon de leurs coutumes, de leurs traditions ancestrales, de leur code national, bref, de tout ce qui avait trait à la gloire de leurs ancêtres. Pour excuser leur refus ou leur opposition, les uns soutenaient mordicus que le paradis était rempli de Blancs seulement; les autres, qu'il devait y avoir un paradis pour les Indiens puisque leur religion était différente de celle des Blancs; d'autres répétaient une fable qui s'était accréditée à l'île Walpole: la disparition de tout Indien qui suivait une Robe-Noire dans le sud; enfin, de nouveaux convertis au catholicisme regrettaient leurs anciennes coutumes et se plaignaient de la prière et du baptême qui ne leur apportaient que malheurs et mortalités, tandis que, pensaient-ils, la religion indienne et les pratiques du Midewiwin assuraient la longévité[91].

Des pratiques superstitieuses séculaires existaient même chez les Indiens anglicans, lorsque, en 1920, le Père Couture visita la bourgade du lac Saint-Joseph. Il combattit tous les usages païens à caractère superstitieux et exigeait leur abandon avant la conversion au catholicisme. Il se garda bien de

90. Frémiot à un Père de France, 3 décembre 1851, LNMC, II:170-177.
Le Père Frémiot signale les obstacles que rencontre à Fort William l'oeuvre de Dieu, à savoir : la vie nomade, la polygamie et la licence des moeurs, l'attache aux observances religieuses et superstitieuses des Sauvages, les danses à caractère lubrique et religieux, enfin, l'eau-de-vie.

91. LNMC, 11:172. Couture, **Nouvelle Mission**, 132.

tomber dans l'excès et de confondre ces pratiques superstitieuses païennes avec les porte-bonheur que les Indiens accrochent aux berceaux des enfants et au cou des bébés. Il n'est pas facile de discerner le motif qui fait agir ainsi les Odjibwés. Est-ce la crainte ou la superstition qui pousse un Indien à quitter une maison frappée par la foudre ou visitée par la mort ? La prudence commanderait un examen attentif avant de condamner telle ou telle coutume; plusieurs d'entre elles peuvent appartenir aux traditions folkloriques et n'avoir rien de répréhensible[92].

Méthodes du Père Couture

Successeur d'une lignée de grands missionnaires, le Père Couture se servit d'abord des mêmes méthodes d'apostolat. Homme pratique, il n'hésita pas à employer les moyens les plus modernes que pouvaient lui fournir les progrès de la science. C'est ainsi qu'il se procura un clavigraphe portant des caractères syllabiques[93] et une machine à polycopier avec laquelle il imprimait des circulaires, des exhortations, de courtes vies de saints. Pour aider les catéchumènes et les nouveaux baptisés, il fit enregistrer sur disques les prières principales, des couplets de cantiques et deux messes chantées. Les Indiens se passionnent pour la musique, et chaque famille a un phonographe.

Une autre façon d'intéresser ces enfants des bois : la lanterne magique. Quelle joie quand le Père Couture annonçait sa venue. C'était alors tout un émoi dans la bourgade. Personne n'aurait voulu manquer le cinéma ! A la nuit tombante, le missionnaire installait sa lanterne et montrait plusieurs séries de diapositives représentant des tranches d'Histoire de l'Eglise, des scènes de la Passion de Notre-Seigneur, des illustrations catéchistiques. Il ajoutait un ou deux documentaires sur des questions d'hygiène, de prophylaxie et d'astronomie. Il convenait d'enseigner aux Sauvages quelques bribes d'astronomie, car ils avaient peur des éclipses du soleil.

Auprès de ses ouailles, le Père Couture jouait le rôle d'avocat, de médecin, de conseiller. Parce qu'il aimait profondément ces abandonnés, il faisait tout pour relever leur niveau

92. L'âpre controverse au sujet des rites chinois dura trois siècles et prit fin en décembre 1939, lorsque la Sacré Congrégation de la Propagande précisa que les cérémonies en l'honneur de Confucius et des ancêtres ou parents défunts étaient purement civiles, non superstitieuses. Voir Acta Romana Societatis Jesus, vol. IX, 1 (1939) : 431s. Aussi l'article **Chinois** (Rites), dans le **Dictionnaire de Théologie Catholique**, 11, col. 2304-2391. Sur le même sujet, travail intéressant de Jacques Rousseau, **Persistances païennes chez les Amérindiens de la forêt boréale**, dans les **Cahiers des Dix** 17 (1952) : 185s.

93. Au sujet des caractères syllabiques, deux travaux intéressants ont été publiés : Louis-Philippe Vaillancourt, o.m.i., **L'origine des caractères syllabiques** dans **Anthropologica**, N.5-1957, 125-129; Jean-Paul Vinay, **Réflexions sur la cueillette de documents ethno-linguistiques**, ibid., 131-146.

de vie, leur apprenant la culture de la terre, la valeur des peaux de fourrure, comment bâtir une maison confortable, comment se vêtir chaudement. Le **parka** devint populaire.

Le Père Couture est bien le frère de saint François-Xavier; il ne supporte pas qu'on se croie chrétien en laissant les malheureux descendants asiatiques croupir dans l'ignorance, la misère spirituelle et temporelle.

A Longlac, principal champ d'action du missionnaire, celui-ci conviait, de temps en temps, ses Indiens à des journées d'étude. On y venait de partout. Ces grandes assises duraient trois ou quatre jours et l'horaire, rempli à craquer, n'était pas compliqué. Après la messe, il prenait une tasse de café, puis se rendait à l'église. Là, assis au milieu d'eux, il parlait, posait des questions, répondait à celles qu'on lui demandait, chantait, priait avec tous ses élèves. A l'angélus, arrêt. Après un léger dîner et une sieste de quinze minutes, retour à l'église où patiemment l'attendait son auditoire. Le maître recommençait à parler, interpeller, chanter et intéresser jusqu'au souper. Leçons et chants continuaient dans la soirée.

Il était alors en pleine possession de la langue odjibwée, la parlait à ravir et mieux que la plupart des Indiens eux-mêmes. C'était pour eux un émerveillement que de l'entendre. Pour rien au monde, ils auraient manqué à ces fêtes de la parole. Son guide, David Sagadj, franchissait plus de 200 milles pour assister aux causeries de son cher Père Spirituel.

On discutait mille et un sujets : religion, économie, agriculture, régime alimentaire, hygiène, méfaits de l'alcool, bienfaits de la vie sédentaire, etc. Il stimulait leur fierté nationale en leur signalant la beauté de leur langue. Il leur mettait sous les yeux quelques volumes qui avaient trait à leur vie sociale, économique et religieuse[94].

Restait le moyen de communication ultra-rapide : l'avion. Les circonstances le contraignirent à s'en procurer un. Une arthrite crucifiante le paralysait et aurait mis fin à ses tournées apostoliques dans le nord, s'il n'avait trouvé cette solution magique[95].

94. Diamond Jenness, **The Ojibwa Indians of Parry Island, Their Social and Religious Life;** William Jones, **Central Algonkin;** Paul Radin, **Quelques mythes et contes des Ojibwa du sud-est d'Ontario,** etc.

95. "Il a voulu, dit Louis Bisson, se servir des moyens de transport les plus modernes et les plus rapides afin de pouvoir rejoindre plus souvent ses "paroissiens", dispersés ici et là, entre la baie James et les frontières du Manitoba"; Louis Bisson, Conversation, 15 janvier 1959, AUS. Le Père Couture obtint son permis de pilote en janvier 1936. Il était le premier prêtre-aviateur canadien. Capitaine Travers au Père Cadieux, 26 septembre, 1956, AUS.

En juillet 1933, le Père Couture et son pilote, Louis Bisson, entreprennent une randonnée aérienne de 4,000 milles à travers l'immense district de Patricia. Quel été d'aventures ! L'avion servit aussi d'ambulance transportant malades, accidentés, ou volant au secours de familles qui mouraient de faim[96].

L'avion, quelle économie de temps, d'argent et de peines ! Jadis, pour atteindre le lac Attawapiscat, poste le plus lointain, il fallait au missionnaire canoter 17 jours et franchir 82 portages; aujourd'hui, il dévorait cette distance en 4 heures. Autrefois, il ne pouvait travailler que 17 jours auprès de ses Indiens, car le trajet nécessitait 32 jours de voyage; après 1933, grâce à l'avion, il demeurait à la tâche aussi longtemps que l'exigeait son ministère spirituel. De plus, l'avion, une fois payé, lui coûterait moins cher que l'entretien des chiens et il supprimait bien des incommodités : le coucher à la belle étoile, les marches harassantes, les transports de bagages dans les portages.

L'avion était d'une incalculable utilité. Volant en général, entre 3,000 et 5,000 pieds d'altitude, il pouvait amerrir sur un lac ou une rivière, grâce aux flotteurs; et en hiver, atterrir grâce aux skis. Le Père Couture écrit : "Je ne connais pas une seule de mes familles indiennes qui ne soit placée sur le bord d'un lac ou d'une rivière. Mon pilote et moi, nous débarquons littéralement à la porte de ceux que nous visitons. Pour moi, maintenant, une tournée missionnaire ne consiste qu'en sermons, catéchismes, instructions de toute sorte; chaque jour est rempli à déborder de vrai travail de prêtre, les voyages ne comptant plus !"[97].

96. Anonyme, **Mocassin Telegraph is Indian Mystery White Man Can't Solve,** dans le **Sudbury Star,** 24 mars 1934, 14.

97. Joseph Couture, s.j., **Missionnaire aviateur, dans Nuntii de Missionibus,** VII, 1 (mai 1935): 29.
Nous avons développé dans la vie populaire du Père Couture, DE L'AVIRON A L'AVION, l'utilisation des moyens surnaturels, tels que la prière et la mortification.

RÉSULTATS DE L'EFFORT MISSIONNAIRE

L'apostolat au nord du lac Supérieur est une belle page de notre histoire religieuse. Les missionnaires virent leurs efforts couronnés de succès : des chrétientés florissantes surgirent dans ces parages incléments. Les Pères Jésuites fondèrent les missions du Nipigon, en 1852, et celle de Longlac, en 1864; les Pères Oblats, celles de la rivière Albany : Fort Hope, en 1893, et Marten Falls, un peu plus tard; ils les confièrent toutes deux aux Pères Jésuites en 1918.

Dans ce territoire, vivaient 3,216 odjibwés, répartis ainsi : 1,051 catholiques, 1,990 protestants ou anglicans et 85 païens[98]. Un tableau comparatif mettra en lumière les progrès du christianisme sur le paganisme.

	Catholiques	Protestants	Païens
Missions de Nipigon et du lac Nipigon	514	35	
Longlac	200	25	
Lac St-Joseph	27	480	
Fort Hope	250	320	
Marten Falls	60	90	
Lac Savant	0	15	85
Lac Seul	0	1025	
Résultats	1051	1990	85

D'après ces statistiques de 1921, les missions de Longlac, et du lac Nipigon étaient la consolation des missionnaires jésuites. Il y avait 714 catholiques, c'est-à-dire 92.2% de la population totale. Moisson splendide qu'il faut attribuer à une phalange d'apôtres : Nicolas Frémiot, Dominique du Ranquet, Joseph Hébert, Joseph Specht, Napoléon Dugas, Prosper Lamarche et Charles Bélanger. Le Père Couture suivra les traces de ces géants. Parfois, on est porté à se demander s'il ne les a pas dépassés.

Les missions du Nipigon furent son premier champ d'apostolat. Sept ans auront suffi à cet autre Bon Pasteur pour ramener au bercail du catholicisme les dernières brebis protestantes errant loin de la bergerie.

Non content de ces merveilleux résultats, de 1924 à 1940, il remue mer et monde pour améliorer le sort de ses ouailles

98. **Notes sur les Missions sauvages de l'Ontario,** dans **l'Entr'aide,** mai 1921, 348-352. En 1921, la population indienne de la province d'Ontario atteignait 29,231 dont 12,023 Odjibwés, 6,208 Cris des Marais et 11,000 Iroquois. Les statistiques des missionnaires sont plus précises et plus détaillées que celles de l'**Annuaire du Canada 1922-1923,** 952.
Notes sur les Missions, 348 : "La nuance entre protestants et païens est souvent imperceptible".

du Nipigon, distribuant des vêtements aux pauvres, recevant des rations supplémentaires pour ceux qui souffrent de la faim, réclamant et obtenant des écoles modernes. Il est tellement l'âme du renouveau que l'agent des Affaires Indiennes, J. G. Burk, ne faisait rien sans avoir consulté au préalable le Père Couture sur une foule de questions en suspens et ne cessait de s'adresser à lui pour solutionner les problèmes les plus disparates[99].

Son deuxième champ d'apostolat est situé à la rivière Albany. Les statistiques de 1921 nous ont fourni des chiffres éloquents sur les féconds résultats de son zèle apostolique. A son arrivée à Fort Hope et à Marten Falls, on comptait 310 catholiques et 410 protestants; au lac Saint-Joseph, 27 catholiques et 480 protestants; au lac Seul, pas un seul catholique et 1025 protestants. Les lacs Seul et Saint-Joseph semblaient deux forteresses inexpugnables de l'anglicanisme.

Le succès de l'église anglicane dépendait de plusieurs facteurs. D'abord, les ministres protestants avaient été les premiers missionnaires dans cette région. Ils vinrent à la suite des traiteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui circulaient le long des cours d'eau, montant les rivières pour remplir les postes de marchandises et les descendant avec des cargaisons de pelleteries. Vers le milieu du XIX[e] siècle, l'église anglicane s'organisa solidement en amont de l'Albany jusqu'au lac Saint-Joseph et même au lac Seul. L'isolement de ces missions anglicanes les protégeait contre les influences étrangères.

Ajoutons un autre élément de succès : l'ascendant que prirent certains ministres anglicans. Cette influence provenait soit de leur origine indienne, ce fut le cas du révérend E. Richards, un Cri de la baie James; soit de leur dévouement, ce fut le cas du révérend McDonald. Les ministres enseignaient une théologie que les Indiens eux-mêmes jugeaient plus cohérente que la masse de leurs croyances[1]. Ce christianisme répondait à un besoin psychologique, car le choc entre la culture européenne et la culture indienne, phénomène que les anthropologues appellent "l'acculturation" a laissé l'âme indienne dans un équilibre instable; cet état d'âme se manifeste par l'apathie, le désintéressement et même la tiédeur religieuse[2].

99. J. G. Burk à Couture, 26 novembre 1927; 12 octobre 1928; 25 mars, 2 mai et 5 septembre 1930; 28 mars 1931; voir AUS, MO C 1:12.
1. Balwin, **op. cit.**, 65s.

2. Pierre Charles, s.j., **Missiologie et acculturation,** dans la **Nouvelle Revue Théologique,** LXXV, 1 (janvier 1953):15-32; Museum Lessionum. Voir aussi André Renaud, o.m.i., **Les Canadiens de descendance indienne,** dans **Anthropologica,** N.4-1957, 152.

Cependant, la doctrine anglicane fut superficiellement enseignée[3]. Les Pères Couture et Desautels constatent le fait en 1922; ils s'étonnent du peu d'intérêt que les Indiens du lac Saint-Joseph apportent à leurs devoirs religieux. Un dimanche, 40 Indiens anglicans sur 480 se rendent à l'église[4]. A la longue, le zèle du protestantisme s'est affadi, attiédi et a cédé au relâchement. C'est un sujet d'étonnement même pour les Anglicans. Un employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson, quoique protestant et neveu du ministre, ne peut s'empêcher d'avouer au missionnaire catholique : "Je ne comprends pas comment il se fait qu'on ne remarque aucun progrès dans les mœurs des sauvages protestants; ils sont tous aussi vicieux et corrompus que les païens eux-mêmes, bien que mon oncle les visite chaque été depuis un grand nombre d'années; tandis que chaque visite que le prêtre (catholique) fait à ses ouailles produit une amélioration notable dans leurs mœurs"[5].

Jusqu'en 1893, aucun prêtre catholique n'avait remonté la rivière Albany. Cet honneur revint au Père François-Xavier Fafard, o.m.i. A l'été de la même année, il quitta la mission d'Albany, située sur la côte ouest de la baie James, et se rendit à 400 milles en amont de la rivière. A Fort Hope, il baptisa vingt adultes, vingt-cinq enfants et eut la consolation d'accueillir dans l'Eglise catholique une quarantaine de protestants[6].

Ses successeurs, le Père Léon Carrière, o.m.i. (1906-1914), et le Père Louis-Philippe Martel, o.m.i. (1914-1917), remontèrent presque chaque année à Fort Hope; ils affrontèrent, eux aussi, les difficultés de l'Albany afin de porter lumière et consolation aux Odjibwés. Pendant ce premier stage de vingt-cinq ans, les Pères Oblats avaient œuvré magnifiquement. On leur doit la construction d'une église à Fort Hope, terminée en 1898, et qui est remarquable par ses lignes harmonieuses[7]. De plus, ils ont collaboré à la traduction en odjibwé d'un livre de prières, imprimé en 1910[8].

La pénurie d'hommes et les difficultés à maîtriser un autre dialecte que celui des Cris incitèrent le provincial des Pères Oblats, le R.P. Guillaume Charlebois, à demander l'aide des Pères Jésuites. Ceux-ci répondirent à l'appel et, en 1918, le

3. **Rapport sur les Missions du diocèse de Québec,** mars 1851, No 9:84s.

4. Théodore Desautels, s.j., **Notes de voyages,** I:25.

5. Nadeau, **op. cit.,** 201.

6. **Ibid.,** 172.

7. Couture, **Nouvelle Mission,** 139.

8. Sr Paul Emile, s.g.c., **Amiskwaski, La terre du Castor,** 167.

vétéran des missions du Nipigon, le Père Charles Bélanger, se dirigea vers la source de l'Albany, au lac Saint-Joseph. Il était le premier missionnaire catholique à visiter cette bourgade de cinq cents Indiens païens. Il y trouva une femme catholique. Vingt-trois conversions couronnèrent son ministère dans cette région[9].

C'est en 1920 qu'entre en scène le Père Couture. Il commence un rude apprentissage, celui des missions de la rivière Albany. Bientôt, il sera seul pour accomplir un travail gigantesque dans un territoire aussi vaste que celui des provinces maritimes. Un zèle de feu l'entraînera vers ses ouailles, éparpillées dans trente-six chrétientés, séparées par d'immenses solitudes. Pour catéchiser ses Indiens ou ranimer leur ferveur, il parcourra près de deux mille milles en canot et, l'hiver, jusqu'à quinze cents milles en **traîne** à chiens. Soudain, la maladie immobilise l'apôtre : une arthrite crucifiante paralyse en partie ses jambes. Il trouvera un autre moyen de locomotion : l'avion. De 1933 à 1940 : c'est la grande aventure aérienne ! Son avion le transporte dans toutes les directions, vers les postes de traite et les territoires de chasse où se trouvent les Indiens.

Mais après sept ans, arrêt brusque des voyages dans l'Ontario-Nord et même la vente de son avion, pour une raison indépendante de sa volonté. Deux ans auparavant, le vicariat apostolique de la baie James avait été fondé, puis, confié aux Pères Oblats : ceux-ci reprirent les missions de l'Albany comprises dans leur territoire. Pour remplacer le Père Couture, on eut besoin de deux missionnaires : le Père Maurice Ouimet, o.m.i., et le Père Robert Charland, o.m.i.; La maladie l'obligea de confier à d'autres ses missions du Nipigon : au Père Michael Hawkins, s.j. et au Père Alexandre Rolland, s.j.; il partagea enfin avec un prêtre séculier la moitié des missions indiennes situés le long de la voie ferrée.

Il n'y a pas à s'étonner si le bilan de sa carrière apostolique est imposant : trois cents conversions et un millier de baptêmes[10]. Conquête spirituelle due à la merveilleuse bonté qui brillait dans ses yeux et enflammait les cœurs.

---

9. Couture, **Nouvelle Mission,** 124s. Avant l'arrivée du Père Bélanger, les Indiens de cette bourgade n'avaient jamais entendu parler de l'Eglise catholique.

10. D'après un relevé du registre des baptêmes de Longlac, le Père Couture a converti 297 personnes et conféré 998 baptêmes : 345 dans la région du lac Nipigon, 210 à Longlac, 94 à Cavell (Nakina), 49 à Attawapiscat, 41 à Ogoki, 41 à Ombabika, 29 au lac Saint-Joseph, 18 à Fort Hope et 171 ailleurs. Quatre pages du registre sont illisibles.

Il est instructif de comparer les dernières statistiques avec celles de 1921 (voir page 37). La population n'a pas augmenté à cause des nombreux déplacements des Indiens, par contre, le nombre des catholiques s'est accru. La population en 1954 est de 3049; 1426 catholiques, 1606 protestants, 17 païens. Ce dernier recensement indique 212 anglicans à la réserve de Longlac; or il n'y en a pas un; voir le **Recensement des Indiens du Canada, 1954.**

Le plus grand sacrifice de l'apôtre des Odjibwés fut de quitter ses missions du nord. Courageusement il se résigna, s'appliquant à lui-même le conseil qu'il avait donné aux autres : jamais de découragement, jamais d'abattement, jamais de recul devant l'obstacle, quel qu'il soit. Il ne reverra plus ses chers Indiens d'Ogoki, du lac Saint-Joseph, de Fort Hope et du lac Attawapiscat où il avait loué, vers 1930, une île à laquelle on donna son nom.Sa sphère d'action se limitera dorénavant à Longlac et aux neuf postes près du chemin de fer.

Le Père Couture nous semble la figure dominante de toute cette épopée missionnaire. Apôtre de grande classe comme les Frémiot, les du Ranquet, les Fafard, il les dépasse par son admirable charité chrétienne, l'intensité de ses travaux et même au point de vue spécial qui nous a retenu dans cette thèse, à savoir la connaissance des mœurs et des croyances des Odjibwés; nous n'hésitons pas à placer au premier rang de cette phalange de pionniers de la foi Neendamishkang : Celui qu'on aime à voir venir.

BIBLIOGRAPHIE

de cette étude

I — SOURCES

A — Sources spéciales : Oeuvres du Père Couture

1 — Oeuvres manuscrites :

Archives de l'Université de Sudbury, citées sous le sigle AUS. On y conserve un plaidoyer de 4 pages en faveur des Indiens, 14 lettres et 30 feuillets de notes spirituelles.

Papiers de la famille Couture, sigle PC. Ces papiers appartiennent à Madame Alfred Avard, sœur du Père Couture. Cette correspondance est numérotée de 1 à 144.

2 — Oeuvres imprimées :

Couture, Joseph-Marie, s.j. **Mission dans l'Ontario-Nord,** dans l'**Entr'aide,** IV, 4 (janvier 1922) : 149-159; IV, 7 (avril 1922) : 234-246. Récit du deuxième voyage du Père Couture à la rivière Albany, en 1921.

Missionnaire aviateur, dans **Nuntii de Missionibus,** Romae, Apud Secretarium Miss. Societatis Jesu, VII, 1 (mai 1935) : 28-30.

Nouvelle Mission de l'Ontario-Nord, dans les **Lettres de Jersey,** XXXVII, 1 (1923) : 123-143. Wetteren, Belgique, Jules de Meester & Fils. 25cm. Récit du premier voyage du Père Couture à la rivière Albany, en 1920, et publié d'abord, sans signature, dans le **Messager Canadien du Sacré-Cœur,** XXXI, 4 (avril 1922) : 159-185.

B — Sources diverses :

1 — Manuscrites :

La correspondance adressée au Père Couture : 91 lettres.

Notes de voyages rédigées par le Père Théodore Desautels, s.j.

2 — Imprimées :

Beaulieu, Vincent, s.j. **Aux sources de l'Albany,** dans le **Messager Canadien du Sacré-Cœur,** XXXIII, 11 (novembre 1924) : 517-521; 12 (décembre 1924) : 559-563.

Lettres des Nouvelles Missions du Canada, 1843-1849 et 1850-1851. Citées sous le sigle LNMC. Deux volumes reliés en un seul; I : 455 p., II : 190 p. 27 cm.

Ces lettres racontent le retour des Jésuites au Canada, en 1842, leurs œuvres et leurs travaux dans les missions qui leur sont confiées.

Litterae Annuae Provinciae Canadensis Societatis Jesu. Marianapoli. 27 cm. 1910-1912 : 249s.

Notes sur les Missions sauvages de l'Ontario, dans l'**Entr'aide,** Montréal, mai 1921 : 348-352. Il s'agit de l'état des missions sauvages en 1920-1921.

Nouvelles de la Province du Bas-Canada. Montréal, l'Immaculée-Conception. 21 cm. Feuilles imprimées, de 8 pages environ, et publiés mensuellement depuis 1922.

Relations des Jésuites : **The Jesuit Relations and Allied Documents. Travel and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France,** 1610-1791. 73 vol. 20. 5 cm. Relations éditées dans la langue originale et en anglais par Reuben Gold Thwaites. Citées sous le sigle RJ.

II — ETUDES

A — Etudes sur les Odjibwés de l'Ontario-Nord :

Anonyme. **Mocassin Telegraph is Indian Mystery,** dans le Sudbury Star, 24 mars 1934, 14. Dans cet article, le journaliste rapporte que le Père Couture visite 36 missions.

Baldwin, William W. **Social Problems of the Odjibwa Indians in the Collins Area in Northwestern Ontario,** dans **Anthropologica,** N. 5-1957, 51-123. Le Centre de Recherches d'Anthropologie Amérindienne, Université d'Ottawa.

Cooper, John, ptre. **Nomads of the Northern Bush,** dans JM, II, 13 (mars 1928) : 54s., 72.

Dunning, R. W. **Some Implications of Economic Change in Northern Odjibwa Social Structure;** travail présenté à la réunion annuelle de la Canadian Political Science of Association, tenue à Edmonton, 7 juin 1958.

Hallowel, A. Irving. **The passing of the Midewiwin in the Lake Winnipeg Region,** dans **American Anthropologist,** XXXVIII (1936) : 32-51. The American Anthropological Association.

Jenness, Diamond. **The Indians of Canada.** Ottawa, Minister of Northern Affairs and National Ressources (ca 1955). XII-452 p. 25.5 cm. Planches, port., cartes

dépliantes. 3 éd. National Museum of Canada, **Bulletin 65,** Anthropological Series No. 15.

— **The Ojibwa of Parry Island, Their Social and Religious Life.** Ottawa, J. O. Patenaude, 1935. VI-115p. 25cm. Canada, Dept. of Mines, **Bulletin** No 78, National Museum of Canada; Anthropological Series No. 17.

Jones, William. **Central Algonkin, Annual Archaeological Report 1905. Appendix to the Report of the Minister of Education of Ontario.** Toronto, L. K. Cameron 1906. 136-146. 24.5cm.

Radin, Paul. **Certains aspects de l'épreuve du jeûne des enfants à l'époque de la puberté, chez les Odjibwa.** Ottawa, Ministère des Mines, 1916, 73-84p. 24.5cm. Commission géologique. **Bulletin du Musée** No 2.

Skinner, Alanson. **Notes on the Eastern Cree and Northern Saulteaux,** dans **Anthropological Papers of the American Museum of Natural History.** New York, IX, 1911 : 1-177. Carte, ill. planches.

Sœur Paul-Emile, s.g.c. **Amiskwaski, La terre du Castor.** Ottawa, éd. de l'Université d'Ottawa, 1952, préface de S.E. Mgr Alexandre Vachon, 313, p. 24cm. Cartes, ill., portraits, planches en hors-texte. Le chapitre XII (165-178) est intitulé : "Au pays des Otchipwés, Fort Hope, Lansdowne House".

B — GUIDE :

Murdoch, George Peter. **Ethnographic Bibliography of North America.** New Haven, Yale University Press, 1941. **Yale Anthropological Studies,** 1 : 100-105. XVI-168p. 21cm. x 27.5cm.

C — OUVRAGES DIVERS :

Annuaire du Canada 1922-1923. Ottawa, Imprimeur du Roi, 1924. XVII-1060p. 22.5cm. Carte. Bureau fédéral de la Statistique. 950-953.

Annuaire du Canada 1956. Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1957. XIX-I-1301p. Cartes, ill. Bureau de la Statistique. 174-179.

Bataille, Georges. La peinture préhistorique, **Lascaux** ou **la naissance de l'art.** Genève (ca 1955). La collection Les Grands Siècles de la peinture dirigée par Albert Skira.

Belcourt, Georges-Antoine, ptre. **Principes de la langue des sauvages appelés Sauteux.** Québec, Fréchette, 1839. 33p. 21.5cm.

Baraga, Rt. Rev. (Friedrich). **A Dictionary of the Otchipwe Language, explained in English.** Montreal, Beauchemin & Valois, 1878-1880. 2 vol. : I, 301p. 20cm. II, VIII-422p. 19.5cm.

— **A Theorical and practical grammar of the Otchipwe language for the use of missionaries and other persons living among the Indians.** A 2nd ed. by a missionary of the Oblates. Montreal, Beauchemin & Valois, 1878. XI-422p. 21cm.

Brucker, J. **Chinois (Rites),** dans le **Dictionnaire de Théologie Catholique,** sous la direction de A. Vacant, E. Mangenot et E. Amann. Paris, Librairie Letouzey Ané, 1930-1950. 30 vol. 28cm. Au sujet de l'article Chinois (Rites), II : 2304-2391.

Cadieux, Lorenzo, s.j. Comte Ernest, s.j. **Un héros du lac Supérieur, Frédéric Baraga.** Sudbury, Société Historique du Nouvel-Ontario, 1954. 43p p. 23cm. Carte, ill. Dans la collection **Documents historiques,** No 27.

Hilger, Sister M. Inez. **Chippewa Child Life and its Cultural Background.** Washington, 1951. XIV-240p. 23cm. Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, **Bulletin** 146.

Hodge, Frederic Webb. **Handbook of Indians of Canada.** Ottawa, C. H. Parmelle Printer of the King, 1913. **Appendix to the Tenth Report to the Geographic Board of Canada.** 96-100.

Latourelle, René, s.j. **Etude sur les écrits de Saint Jean de Brébeuf.** Montréal, Les Editions de l'Immaculée-Conception, 1952-1953. 2 vol. 24. 5cm. Collection des **Studia,** IX, X. Au sujet des croyances et des pratiques religieuses chez les Hurons, des méthodes d'apostolat, voir : I : 134-213.

Ledochowski, Wlodimir, s.j. **Circa quasdam ceremonias et juramentum super Ritibus Sinentibus,** dans **Acta Romana Societatis Jesu,** vol. IX, 1 (1939) : 431s. Romae, Apud Curiam Praepositi Generalis, 1939, 23cm.

Lemieux, Germain, s.j. **Contes populaires franco-ontariens.** Sudbury, Société Historique du Nouvel-Ontario, 1953. 40 p. 23cm. Dans la collection **Documents historiques,** No 25.

— **Contes populaires franco-ontariens II,** Sudbury, Société Historique du Nouvel-Ontario, 1958. 42p. 23cm. Dans la collection **Documents historiques,** No 35.

Levi, Sister M. Carolissa. **Chippewa Indians**. New York, Pageant Press, (ca 1956). (X)-385 p. III.

Lot-Falck, E. **Les rites de Chasse chez les Peuples sibériens,** Paris, 1953.

Myers, Frank A. **The Bear-Walk,** dans **Inland Seas,** IX, 2(Summer 1953) : 98-104; 4(Winter 1953) : 250-255.

Nadeau, Eugène, o.m.i. **Sapier, prêtre de misère, Le Père François-Xavier Fafard, o.m.i.** Montréal, Editions Oblates, (ca 1954). 366p. 20cm. Cartes, ill.

Pouliot, Léon, s.j. **Etude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France (1632-1672).** Montréal, Les Editions de l'Immaculée-Conception; Paris, Desclée de Brouwer & Cie, 1940. IX-319p. Collection des Studia V. Au sujet des problèmes missionnaires et des méthodes d'apostolat, 145-204.

— **Rapport sur les Missions du diocèse de Québec,** mars 1851, No 9. Québec, Imprimé chez A. Côté, 1851.

Radin, Paul. **Quelques mythes et contes des Ojibwa du sud-est d'Ontario**. Ottawa, Imprimerie du Gouvernement, 1916. (VI) 946p. 25cm. Canada, Ministère des Mines; Commission géologique, mémoire 48, série anthropologique, No 2.

Renaud, André, o.m.i. **Les Canadiens de descendance indienne,** dans **Anthropologica**, N.4-1957, 139-158. Le Centre de Recherches d'Anthropologie Amérindienne, Université d'Ottawa.

Recensement des Indiens du Canada 1954. Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1955. 39p. 24.5cm. Ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, Division des Affaires Indiennes.

Rousseau, Jacques. **Persistances païennes chez les Amérindiens de la forêt boréale,** dans les **Cahiers des Dix,** 17 (1952) : 183-208.

— **Rites païens de la forêt québécoise : la tente tremblante et la suerie,** dans les **Cahiers des Dix,** 18 (1953) : 129-155.

— **De menus rites païens de la forêt canadienne,** dans **les Cahiers des Dix,** 19 (1954) : 187-231.

— **Astam Mitchoum ! Essai sur la gastronomie amérindienne,** dans les **Cahiers des Dix,** 22 (1957) : 193-211.

Swanton, John R. **The Indian Tribes of North America.** Washington, United States Government Printing

Office, 1953. VI-726p. 23cm. Bureau of American Ethnology, **Bulletin** 145. Smithsonian Institute.

Vaillancourt, Louis-Philippe, o.m.i. **L'origine des caractères syllabiques,** dans **Anthropologica, N. 5-1957,** 125-129. Le Centre de Recherches d'Anthropologie Amérindienne, Université d'Ottawa.

Verwyst, Chrysostomus, o.f.m. **Life and Labors of Rt. Rev. Frederic Baraga,** Milwaukee, Wiltzius & Co., 1900. 20cm. XV-476p. ill.

Vinay, Jean-Paul. **Réflexions sur la cueillette de documents ethnolinguistiques,** dans **Anthropologica, N. 5-1957,** 131-146. Le Centre de Recherches d'Anthropologie Amérindienne, Université d'Ottawa.

SOMMAIRE

PRÉFACE 5

AU ROYAUME DE NANABOZHO 7

MILIEU HUMAIN 8
Qualités et défauts des Odjibwés. Moyens de subsistance. Habitation. Particularités vestimentaires. Vie sociale. Mariage. Education. Système politique.

MILIEU À ÉVANGÉLISER 19
Milieu païen : superstitions, oniromancie, sorcellerie, la Grande Société secrète Midewiwin, culte des morts, lycanthropie.

MÉTHODES D'APOSTOLAT 25
Langue odjibwée. Visite des missions indiennes. Enseignement catéchistique. Méthodes du Père Couture.

RÉSULTATS DE L'EFFORT MISSIONNAIRE . . . 37
Conversions des païens à l'anglicanisme, des païens et des anglicans au catholicisme. Bilan de l'apostolat du Père Couture.

BIBLIOGRAPHIE 42

COLLECTION

DOCUMENTS HISTORIQUES

N° 1 : La Société Historique du Nouvel-Ontario.
N° 2 : Aperçu sur les origines de Sudbury.
N° 3 : Faune et mines régionales.
N° 4 : Chelmsford, Coniston, Chapleau.
N° 5 : Familles pionnières.
N° 6 : Fondateurs du diocèse du Sault-Sainte-Marie.
N° 7 : Flore régionale et industrie forestière.
N° 8 : Verner et Lafontaine.
N° 9 : Couvent, F.F.C.-F., Orphelinat à Sudbury.
N° 10 : Saint-Ignace II et Welland.
N° 11 : Vieux remèdes au tribunal de l'histoire.
N° 12 : L'histoire de Sturgeon-Falls.
N° 13 : Jean Nicolet, Nicolas Point, Toronto.
N° 14 : Gloires Ontariennes I : saints Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant.
N° 15 : Gloires Ontariennes II : saints Antoine Daniel, Charles Garnier et Noël Lalemant.
N° 16 : Trois grands Hurons.
N° 17 : Folklore Franco-Ontarien I.
N° 18 : Région agricole Sudbury-Nipissing.
N° 19 : North-Bay et les Jumelles Dionne.
N° 20 : Folklore Franco-Ontarien II.
N° 21 : Notre Histoire en cinq actes.
N° 22 : Timmins, métropole de l'or.
N° 23 : Bonfield, Astorville, Corbeil.
N° 24 : Blind-River, Blezard-Valley.
N° 25 : Contes Populaires Franco-Ontariens I.
N° 26 : Paroisse Sainte-Anne de Sudbury.
N° 27 : Héros du lac Supérieur, F. Baraga.
N° 28 : Ecoles bilingues d'Ontario et de Sudbury.
N° 29 : Le Loup de Lafontaine.
N° 30 : Mgr Stéphane Côté, P.D.
N° 31 : Noëlville, un Cinquantenaire.
N° 32 : Héros dans l'ombre, mais héros quand même.
N° 33 : F.-X. de Charlevoix, s.j.; Missionnaires au lac Nipigon.
N° 34 : Jean-Marie Nédélec, o.m.i.
N° 35 : Contes Populaires Franco-Ontariens II.
N° 36 : Index analytique des 35 documents.
N° 37 : Au royaume de Nanabozho.

Université de Sudbury, Ont.